3 1761 08266243 8

Guilliaume, Jules
Struensee

PQ
2270
G43S7
1893

JULES GUILLIAUME

STRUENSÉE

DRAME EN CINQ ACTES

NOUVELLE ÉDITION

BRUXELLES
IMPRIMERIE COOSEMANS ET VEUVE JAMIN
8, RUE BODENBROECK, 8

1893
Tous droits réservés

2096

STRUENSÉE

DU MÊME AUTEUR :

Comme l'amour vient, comédie en 1 acte, en ver

Les Parasites, comédie en 1 acte, en vers.

Pic, repic et capot, comédie en 2 actes, en vers.

André Vésale, drame en 5 actes.

Godefroid de Bouillon, drame en 5 actes, pr
et vers.

A bas les masques, comédie en 4 actes.

Les microbes, comédie en 3 actes (en collaborat
avec LOUIS CLAES).

La Revanche des maris, comédie en 3 actes.

Beethoven, monologue, récité par M^lle^ Dud
de la Comédie française.

Etc., etc.

STRUENSÉE

DRAME EN CINQ ACTES

PAR

JULES GUILLIAUME

NOUVELLE ÉDITION

BRUXELLES
IMPRIMERIE COOSEMANS ET VEUVE JAMIN
8, RUE BODENBROECK, 8

1893
Tous droits réservés

PQ
2270
G43S7
1893

RARY
7 1970
OF TORONTO

PERSONNAGES

CHRISTIAN VII, roi de Danemark.
STRUENSÉE, ministre d'Etat.
LE COMTE DE RANTZAU.
LE COLONEL KELLER.
GULDBERG.
UN OFFICIER.
UN CHAMBELLAN.
CAROLINE-MATHILDE, reine de Danemark.
JULIE-MARIE, veuve de Frédéric V, belle-mère du roi Christian.
EMMY, nièce de Rantzau.

La scène se passe à Copenhague, en 1772.
Une grande salle du château de Christiansbourg. A gauche (1er plan), l'appartement du roi et (2e plan), celui de la reine. A droite, une grande fenêtre donnant sur la cour du palais. Au fond, une galerie.

STRUENSÉE

ACTE PREMIER

GULDBERG, regardant par la fenêtre.

A merveille ! La foule inquiète s'ameute ;
Avant la fin du jour nous aurons une émeute.
Attendons.

(à **KELLER** qui sort de l'appartement du roi.)

Eh bien?

KELLER.

J'ai vainement insisté ;
Personne n'est admis près de Sa Majesté.
Le roi souffre.

GULDBERG.

Toujours..... par ordre du ministre.

KELLER

Le mécontentement va prendre un tour sinistre.
Le régiment dont j'ai l'honneur d'être officier
Et qu'un édit royal vient de licencier,
Ne peut sans protester subir cette mesure,
Surtout si la portée en est, comme on l'assure,
Non de nous libérer et de rompre nos rangs,
Mais de nous répartir dans des corps différents.

GULDBERG.

A la commune loi pensez-vous vous soustraire?
Qu'importe le bon droit, où règne l'arbitraire?

Toujours quelque influence au sein des cours prévaut :
Le confesseur gouverne avec un roi dévôt,
Avec un roi galant, c'est la grande sultane ;
Nous n'avons, quant à nous, cotillon ni soutane ;
Mais comme notre roi souffre, son médecin
Remplace auprès de lui maîtresse ou capucin.
Il traite le pays à grands coups de lancette
Et rédige un décret en style de recette.
Le roi ? Que parlons-nous du roi, bonté du ciel !
Il n'en a plus laissé qu'un titre officiel,
Il l'a supprimé, non comme eût fait un confrère,
En l'envoyant de vie à trépas ; au contraire ;
Soit adresse ou hasard, il l'a presque guéri.
Il est comte à présent, ministre favori,
Il sera duc un jour ; car envers l'Hippocrate
La reine a toujours peur de demeurer ingrate,
D'autant plus qu'à son art il unit le talent
De plaire aux dames ; jeune, aventureux, galant,
Il sait par cœur les riens dont le sexe raffole ;
Bref, il a fait tourner plus d'une tête folle,
Et si j'étais amant ou mari..... mais pardon,
Mon cher Keller, pardon, j'oubliais.....

KELLER.

Et quoi donc ?

GULDBERG.

Qu'en tirant aux moineaux, il n'est pas impossible
Qu'on atteigne parfois au milieu d'une cible.

KELLER.

Comment ? Je ne suis pas marié.

GULDBERG.

C'est au mieux ;
Mais vous avez été séduit par deux beaux yeux.

KELLER.

Moi ?

GULDBERG.

Vous êtes encore à l'âge où l'on est dupe
Des amorces que tend le sexe porte-jupe,
Et, si j'en crois les bruits que l'on répand sur vous,
Vous êtes amoureux, et qui pis est, jaloux.

KELLER.

Par exemple !

GULDBERG.

Un rival, dis-je, vous importune ;
Par bonheur, en vos mains vous tenez sa fortune ;
Vous pouvez, quelque haut que soit son piédestal,
Le briser, comme on brise un morceau de cristal.

KELLER.

Qu'entendez-vous par là ?

GULDBERG.

Struensée est fragile ;
Le colosse est d'airain, mais ses pieds sont d'argile.
Laissez gronder en bas le torrent furibond ;
S'il se noie, est-ce à vous de lui jeter un pont ?
A la rébellion il a poussé la garde ;
Qu'il l'apaise ! est-ce vous que sa faute regarde ?
Nullement ; vous pouvez rester les bras croisés.....

KELLER.

C'est une trahison que vous me proposez !

GULDBERG.

Une trahison? non ; une simple revanche ;
Vous rendez coup pour coup, vous êtes manche à manche ;
Il vous avait frappé, vous lui montrez les dents ;
Quel air de trahison trouvez-vous là-dedans?

KELLER.

Assez, monsieur ! Je cours où le devoir m'appelle,
Pour agir en soldat et non pas en rebelle.
Adieu ; si j'écoutais plus longtemps vos avis,
On pourrait supposer que je les ai suivis.

(Il fait quelques pas pour sortir et rencontre **RANTZAU** qui entre par le fond.)

KELLER.

Mon cousin de Rantzau ! c'est vous, à Copenhague !

GULDBERG.

Dois-je en croire mes yeux, ou bien si j'extravague?

RANTZAU.

Il est bien vrai qu'après l'odieux attentat
Qui renversa d'un coup notre conseil d'Etat,
J'avais compté finir mes jours dans mon domaine ;
Mais un grave intérêt à la cour me ramène :
Le trône et le pays sont menacés ; j'accours
A l'œuvre du salut apporter mon concours.

KELLER.

Vous vous êtes peut-être, en jugeant à distance,
Amplifié des faits, des bruits sans consistance ;
Car je n'aperçois point d'abîme ni d'écueil.....

RANTZAU.

Comment! ne viens-je pas d'entendre, pour accueil,
Des murmures, des cris? On discute, on s'attroupe;
Vous devez le savoir; car j'ai, dans chaque groupe,
Remarqué des soldats de votre régiment.

GULDBERG.

C'est qu'ils sont en effet les chefs du mouvement.

RANTZAU.

Une sédition?

KELLER.

Une humble remontrance.

RANTZAU.

J'entends, j'entends; la paie est sans doute en souffrance.
Que voulez-vous? Avec vingt millions d'écus,
Comment entretenir cent mille hommes et plus?
De notre état-major on a grossi les cadres,
Doublé nos régiments et triplé nos escadres;
Mais jusqu'à ce moment on n'est pas parvenu
A faire en même temps grossir le revenu.
Loin de là; le ministre ouvertement patrone
Le projet d'affranchir les serfs de la couronne;
J'ai peine à contenir mes propres paysans;
L'exemple a, j'en conviens, des côtés séduisants;
Mais lorsque le trésor est à bout de ressources,
A quoi bon de l'impôt tarir toutes les sources?

KELLER.

Vous vous trompez, cousin; l'on n'a pas différé
Un seul jour, de payer la solde et l'arriéré.

RANTZAU.

Ah bah !

KELLER.

Notre grief est mieux fondé.

RANTZAU.

J'écoute.

KELLER.

Apprenez en deux mots que la garde est dissoute.

RANTZAU.

Que dites-vous? jeter à la garde un cartel
Et porter à l'armée entière un coup mortel,
En supprimer la tête, en retrancher l'élite !
Quel motif donne-t-on à cet acte insolite?

GULDBERG.

Le ministre rend-il compte de ses desseins?

RANTZAU.

C'est exposer Christian au fer des assassins,
C'est livrer le pays, c'est dégarnir nos côtes,
C'est la plus inutile et la pire des fautes !
Je veux ouvrir les yeux au roi dès aujourd'hui.

GULDBERG.

Pourvu que l'on vous laisse arriver jusqu'à lui.

RANTZAU.

Est-il souffrant au point?...

GULDBERG.

Il se porte à merveille.
On veille moins sur lui que l'on ne le surveille.

La reine, le docteur et deux ou trois amis,
Hors des jours de gala, chez lui sont seuls admis.
On a tout réformé, le train, les équipages,
Les écuyers d'honneur et jusqu'aux simples pages;
On vit bourgeoisement dans un palais royal;
L'hygiène préside au cérémonial
Et tout excès de luxe est proscrit comme un vice.

RANTZAU.

La reine garde au moins ses dames de service?

GULDBERG.

Le docteur en réduit le nombre tour à tour;
Votre nièce n'est plus demoiselle d'atour.

RANTZAU.

Qu'entends-je?

GULDBERG.

Mais elle a la charge de lectrice.

RANTZAU.

Vraiment?

GULDBERG, avec intention.

Grâce au secours d'une main protectrice,
Elle a pu traverser la Saint-Barthélemy.

RANTZAU.

La reine a toujours eu des bontés pour Emmy.
Keller, des gens discrets vous êtes le modèle.

KELLER.

Moi?

RANTZAU.

Vous ne m'avez pas encore parlé d'elle.

KELLER.

Pardon, mais...

RANTZAU.

Vous savez que je n'ai d'autre vœu,
Cousin, que de pouvoir vous nommer mon neveu.

GULDBERG.

Le plus brillant parti de toute la province !
Fortune, esprit, beauté ; le cadeau n'est pas mince
Et vaut bien qu'on le prenne entre les quatre doigts.

KELLER.

Excusez-moi, cousin... je fais ce que je dois...

RANTZAU, à part.

Que signifie? Il semble hésiter.

KELLER.

Je vous quitte ;
D'un devoir rigoureux souffrez que je m'acquitte.

GULDBERG.

Songez bien, colonel...

KELLER.

Plus un mot ; il suffit ;
Je vais mettre à l'instant vos conseils à profit.

(Il sort.)

GULDBERG.

Vous semblez soucieux.

RANTZAU.

Moi? Je tombe des nues.
Les manœuvres de cour vous sont toutes connues;
Monsieur Guldberg, veuillez m'expliquer, s'il vous plaît,
D'où vient un changement si brusque et si complet.
Vous savez que, du fond de mon âme, j'acquiesce
Au projet caressé par Keller et ma nièce.
Tous deux étaient unis par un étroit chaînon
Avant que de l'amour ils connussent le nom;
Plus tard naquit en eux un sentiment moins vague,
Et, lorsque l'an passé je quittai Copenhague,
C'est pour les rapprocher, de moi-même ennemi,
Qu'à ma place, en ces lieux, je fis venir Emmy
Et que je me privai de sa douce présence.
De mon renoncement et de ma complaisance,
N'avais-je pas sujet d'attendre un meilleur prix?
Pourquoi le colonel semble-t-il moins épris?
Keller, n'est-il pas vrai, Keller est infidèle?

GULDBERG.

La faute vient de lui peut-être moins que d'elle.

RANTZAU.

Comment?

GULDBERG.

Votre projet d'hymen est dérangé;
Mais ce n'est point Keller dont le cœur est changé,
Si ce n'est toutefois qu'il l'aime davantage
Depuis qu'il est moins sûr d'être aimé sans partage.

RANTZAU.

Un rival?...

GULDBERG.

Préféré ; de là son déplaisir.

RANTZAU.

Est-il possible ? Et quel est-il ?

GULDBERG.

Le grand visir.

RANTZAU.

Il ose aspirer ? lui !

GULDBERG.

Calmez-vous ; Struensée
Porte, dit-on, plus haut encore sa visée.

RANTZAU.

Monsieur Guldberg, je suis surpris que des on-dit
Puissent auprès de vous trouver quelque crédit.

GULDBERG.

Je ne suis qu'un écho.

RANTZAU.

Un écho qui répète
Son bruit à tout venant ; dites une trompette.

GULDBERG.

Bref, ce parvenu m'est comme à vous importun ;
Unissons nos efforts dans un assaut commun ;
Votre but est le mien, service pour service.

RANTZAU.

A ça, mon cher monsieur, me croyez-vous novice
Au point de me jeter dans votre traquenard ?
Le chasseur se prend-il aux pièges du renard ?
Ne sais-je pas où tend votre manège habile ?

GULDBERG.

L'intérêt du pays est mon premier mobile.

RANTZAU.

Vraiment? et le second n'est-il pas l'intérêt
De la reine Julie?

GULDBERG.

Et quand cela serait?
Ai-je à me déguiser sous un masque hypocrite?
La reine douairière injustement proscrite
Veut reprendre à la cour son empire perdu
Comme nous aspirons au rang qui nous est dû.
Nos deux causes, étant pareilles, n'en font qu'une,
Et sans scrupule aucun j'épouse sa rancune.

RANTZAU.

Sans scrupule! et pourtant ne connaissez-vous point
La femme à qui le nœud d'une intrigue vous joint?

GULDBERG.

C'est la mère du roi, sa mère et sa tutrice.

RANTZAU.

Non, c'en est la marâtre et la persécutrice.

GULDBERG.

Vous êtes bien sévère.

RANTZAU.

Ah! c'est que du passé
Le souvenir en moi ne s'est pas effacé,
Et puisque vous semblez n'en point garder mémoire,
Laissez-moi vous conter une lugubre histoire

Dont les moindres détails me sont restés présents,
Bien que le fait remonte à quatorze ou quinze ans.
L'enfant royal sortait du premier âge à peine ;
Un jour — je fus témoin de cette étrange scène —
Sa nourrice s'en vint en criant : Au secours !
Il va mourir ! Soudain, près du prince je cours.
Le pauvre enfant brisé par des douleurs subites,
Râlait ; ses yeux éteints sortaient de leurs orbites.
Les médecins présents à cette pâmoison
L'attribuèrent tous aux suites du poison.

GULDBERG.

Et la nourrice fut condamnée au supplice ;
Elle se reconnut coupable.

RANTZAU.

Non ; complice.
D'après ses aveux, faits sous la foi du serment,
Elle n'avait été qu'un docile instrument.

GULDBERG.

Elle crut voir ainsi sa peine atténuée ;
Mais l'accusation, de preuves dénuée,
Tomba tout aussitôt d'elle-même.

RANTZAU.

Non pas !
La crainte du scandale arrêta les débats ;
Mais l'accusation, après quinze ans de date,
Sur le front criminel reste comme un stigmate.

GULDBERG.

Je m'étonne à mon tour que de pareils on-dit
Puissent auprès de vous trouver quelque crédit.

RANTZAU.

C'est que l'auteur du mal se décèle bien vite
Quand on a découvert à qui le mal profite :
La belle-mère avait un fils ; par le décès
De Christian, Frédéric au trône avait accès.
Mais l'enfant survécut ; alors ce fut l'orgie
Qui de l'adolescent vint briser l'énergie,
Et d'un prince accompli l'odieuse Circé
A fait un automate et presque un insensé.
Oui, c'est à cette femme impie et malfaisante
Que le Danemark doit sa misère présente ;
Si Christian, depuis lors débile et languissant,
Permet qu'un étranger soit maître tout-puissant,
Ce n'est pas lui qu'il faut en accuser, c'est elle ;
Et puisqu'un roi malade exige une tutelle,
Mieux vaut la confier au zèle, au dévouement
De quelque parvenu, — favori du moment,
Ballon gonflé que pousse une brise légère, —
Que voir régner ici votre auguste Mégère.

GULDBERG.

L'appartement du roi s'ouvre... Dans un instant
Vous pourrez saluer l'astre encore éclatant ;
Moi, qui n'ai point pour lui la ferveur qui vous touche,
Je vais savoir en bas si le soleil se couche.

RANTZAU.

Allez ! au roi du moins je donnerai l'éveil
Avant que votre lune éclipse mon soleil.

(Guldberg sort.)

STRUENSÉE entre.

STRUENSÉE.

Vous, comte, vous ici ! Combien ma joie est grande
De voir qu'à mes souhaits un vent meilleur vous rende !

RANTZAU.

Est-ce votre amitié qui parle, ou votre orgueil?
Quelle part gardez-vous, dans votre bon accueil,
A l'ami dévoué, mais parfois trop sincère ;
Quelle part offrez-vous à l'ancien adversaire
Que peut-être déjà vous croyez converti
Et tout prêt à venir grossir votre parti?

STRUENSÉE.

Non ! quelque précieuse et quelque méritoire
Que me semblerait être une telle victoire,
Je ne me flatte point d'obtenir, et je sais
Que je n'obtiendrai pas un semblable succès.
Notre conviction du blanc au noir diffère,
Et l'une autant que l'autre est profonde ; qu'y faire?
Suivons le seul conseil que donne le bon sens :
Gardez la vôtre et moi la mienne ; j'y consens.
Mais à l'emportement que la lutte provoque,
Lorsque survit un fond d'estime réciproque,
Dans les moments de trêve au moins il est permis
Que les deux combattants deviennent deux amis.

RANTZAU.

Eh bien ! c'est en ami, mais en ami qui souffre
De vous voir entraîner le pays vers un gouffre...

STRUENSÉE.

Vous rompez l'armistice et rouvrez nos débats.

RANTZAU.

Non ; mais prêtez l'oreille au flot qui gronde en bas.

STRUENSÉE.

Cher comte, croyez-moi ; votre esprit s'exagère
Une crise bénigne au fond et passagère.

RANTZAU.

Ceux que vous condamnez sans valables raisons,
Les gardes, sont issus des meilleures maisons...

STRUENZÉE.

Et c'est leur plus grand tort ! de beaux fils de famille
Dont l'arrogance plus que le mérite brille,
Héros de garnison, Achilles de clinquant,
Guerriers dans les boudoirs et grands seigneurs au camp.
Le Danemark possède un revenu trop chiche
Pour payer sa gloire, et, fût-il cent fois plus riche,
Il peut devenir grand sans courir de hasards;
La Grèce fut illustre et n'eut point de Césars.

RANTZAU.

Vous frappez la noblesse au cœur.

STRUENSÉE.

Quand une branche
Porte de mauvais fruits. .

RANTZAU.

Eh bien?

STRUENSÉE.

On la retranche.

RANTZAU.

Mais le tronc se ressent de votre acte inouï.
La noblesse, du trône est l'égide.

STRUENSÉE.

Oui, oui !
Egide pour le roi, pour le peuple barrière ;
Mais à la liberté quand on donne carrière
Et quand le peuple en a sa légitime part,
Le roi peut à son tour se passer de rempart.

RANTZAU.

Les peuples sont encore enfants ; c'est nous qui sommes
Leurs aînés, leurs tuteurs.

STRUENSÉE.

Pour en faire des hommes,
Attendrez-vous qu'ils soient caducs et décrépits ?
Parce que le soleil brûle quelques épis
Ou parce qu'il tarit quelque chétive source,
Direz-vous au soleil d'interrompre sa course ?
Parce que le vieux Nil, de son lit de roseaux
Sort parfois et répand au loin ses grandes eaux,
Prétendrez-vous changer le majestueux fleuve
En un de ces courants où le pâtre s'abreuve ?
Direz-vous à ses flots : Vous n'irez pas plus loin ?
Vous prendriez vraiment un inutile soin ;
Le fleuve impétueux renverse toute entrave,
L'astre poursuit sa route, et la liberté brave
Les efforts orgueilleux que tentent sans succès
Les nouveaux Josués et les nouveaux Xerxès.

RANTZAU.

Vous aurez à lutter seul contre tout le monde.

STRUENSÉE.

Pour vaincre Goliath, David n'eut qu'une fronde.

RANTZAU.

Galilée a souffert un martyre insultant.

STRUENSÉE.

Et la terre tournait; elle tourne pourtant!

RANTZAU.

Quelqu'un s'avance.

STRUENSÉE.

C'est la reine.

RANTZAU.

Et pas un garde,
Et pas un chambellan!

Entrent la **REINE** et **EMMY.**

LA REINE.

A cheval! il me tarde
D'essayer dans le parc le nouvel alezan
Dont mon frère, le roi Georges, m'a fait présent.

EMMY, apercevant Rantzau et courant à lui.

Mon oncle!

LA REINE, à Struensée.

Applaudissez, docteur; je me promène
Comme je danserai tantôt..... par hygiène.

EMMY.

Madame, voyez donc! mon oncle est revenu.

LA REINE.

Ton oncle? est-il possible! et tu l'as reconnu?
Vous vous montrez à nous avec parcimonie,
Comte; votre réserve est une félonie,
Et vous ne rentrerez en grâce auprès de nous
Que si vous confessez votre crime à genoux.

(Elle lui tend la main qu'il baise avec empressement.)

RANTZAU.

Ah! Majesté, je suis touché de repentance;
Mais si vous m'infligez si douce pénitence,
Craignez que le pardon, au lieu de m'empêcher
De retomber à mal, ne m'invite à pécher.

LA REINE.

Eh bien! pour n'être plus tenté de me déplaire,
Vous subirez ce soir une peine exemplaire :
Je le sais, à votre âge on aime le repos;
Je vous condamne... au bal.

RANTZAU, à Struensée.

Dans ses moindres propos
Comme on sent éclater sa bonté naturelle!

STRUENSÉE.

N'est-ce pas, comte?

EMMY, à part, les yeux fixés sur Struensée.

Il n'a de regards que pour elle.

LA REINE.

Partons! en quatre bonds je veux franchir le parc;
Venez!

RANTZAU.

Le roi !

LE ROI, suivi de quelques courtisans qui se rangent au fond, entre d'un air distrait et soucieux, et s'assied sans voir les assistants.

RANTZAU, à part.

Que Dieu sauve le Danemark !

STRUENSÉE.

Sire, à quoi songez-vous?

LE ROI.

Ma mémoire est ingrate;
Je cherche, et je ne puis deviner quelle date
Nous sommes aujourd'hui... N'est-ce pas singulier?

RANTZAU.

Sire, c'est aujourd'hui le seize de janvier.

LE ROI.

Janvier ! un mauvais mois !

LA REINE, à Struensée.

Tâchez de le distraire.

STRUENSÉE.

Et moi, sire, j'ai fait la remarque contraire;
Janvier, pour vous surtout, est un mois fortuné.

LE ROI.

Ignorez-vous que c'est le mois où je suis né,
Où ma mère devint si tristement féconde,
Ma mère qui mourut en me mettant au monde?

RANTZAU.

Moi qui vous ai tenu sur les fonts baptimaux,
Je m'en souviens avec orgueil.

LE ROI.

Bien d'autres maux,
Depuis ce jour fatal sur moi sont venus fondre ;
Attendez.

STRUENSÉE.

A quoi bon?

LE ROI.

Non ; je veux vous confondre ;
Vous verrez ! je suis riche en souvenirs cuisants.
Quand mon père mourut, c'était...

RANTZAU.

Voilà six ans.

LE ROI.

En janvier ! en janvier ! C'était le treize.

LA REINE.

Sire...

LE ROI.

Mauvais jour ! mauvais mois !

LA REINE.

Comment pouvez-vous dire ?
N'est-ce pas en janvier qu'un enfant nous est né?

LE ROI.

Oui, vous avez raison ; Fritz, notre fils ainé.
Un jour il sera roi ; pauvre enfant ! Struensée,
Vous lui rendrez alors la tâche plus aisée ;
En attendant, prenez bien soin de sa santé.

LA REINE.

Il se porte à ravir.

LE ROI.

Ah !... j'en suis enchanté.
Un rustre bien portant vaut mieux qu'un roi malade.
Envoyez-le parfois regarder la parade ;
Les enfants aiment bien les soldats. A propos,
Les gardes tout à l'heure ont troublé mon repos ;
Dans la place ils poussaient des clameurs à tout fendre ;
D'où vient cela? pourquoi ne pas le leur défendre ?

STRUENSÉE.

Ne vous alarmez pas, sire ; à tout j'ai songé.
C'est ainsi que de vous la garde prend congé.

LE ROI.

A leur empressement j'étais loin de m'attendre
Et j'ai plus de plaisir à le voir qu'à l'entendre.

GULDBERG, qui est rentré depuis quelques instants.

Monsieur le comte traite avec trop de dédain
Un mécontentement qui peut grossir soudain.
Il a tort d'exposer la reine...

LA REINE.

Je suis brave.

GULDBERG.

Madame, croyez-moi ; la circonstance est grave.

STRUENSÉE.

Sa Majesté n'a rien a craindre, moi vivant !

EMMY.

Mais il court à la mort, madame, en vous suivant !

LA REINE.

As-tu peur? reste, Emmy.

EMMY.

Peur?... pas pour moi.

LA REINE, la baisant au front.

Cher ange!

STRUENSÉE.

Laissons le roi, messieurs; notre bruit le dérange.

(Tout le monde se retire, à l'exception du roi et de Rantzau.)

RANTZAU.

Sire, un vieux serviteur de votre maison croit,
Par son expérience, avoir acquis le droit
De vous montrer combien la tempête est prochaine,
Et de ne point laisser, au vent qui se déchaîne,
Le sceptre entre vos mains plier comme un roseau.

LE ROI.

Pardon; n'êtes-vous pas le comte de Rantzau?

RANTZAU.

L'ami le plus ancien du feu roi votre père,
Et le plus cher aussi, depuis le jour prospère
Où, frappé sous ses yeux, du fer d'un assassin
J'eus la joie et l'honneur de préserver son sein.

LE ROI.

Ah! c'est vous!.... Dites-moi : vers quelle époque était-ce?

RANTZAU.

Sur les bras on portait encore Votre Altesse :
C'était un soir d'été.

LE ROI.

Ah !

(Il s'absorbe dans ses réflexions.)

RANTZAU.

L'on n'a jamais su
Par qui ni dans quel but le crime fut conçu.

LE ROI, distrait.

C'est étrange.

RANTZAU.

Laissons le passé dans son ombre,
Sire; l'heure présente est également sombre;
Plût au ciel que je pusse, au prix de tout mon sang,
Ecarter de nouveau le péril menaçant !
Je veux vous dire au moins quels malheurs je redoute...
Sire, consentez-vous à m'écouter?

LE ROI.

Sans doute;
Mais à vous je ne sais si je puis me fier.

RANTZAU.

Ah ! sire...

LE ROI.

Non... je crois que c'était en janvier.

(Il rentre dans son appartement. Rantzau interdit fait un geste de découragement.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

RANTZAU, sortant de l'appartement du roi.

Pourrai-je ranimer ce flambeau qui vacille ?
Plus que je ne pensais l'épreuve est difficile.
Pauvre peuple, sur qui domine un pauvre roi !

Un **OFFICIER** entre, l'épée à la main.

RANTZAU.

Que se passe-t-il donc ? d'où vient cet air d'effroi ?

L'OFFICIER.

Un horrible malheur : par la foule agitée
La reine vient, ainsi que nous, d'être insultée.
« Rangez-vous ! » s'écriaient des voix insolemment ;
« Place ! laissez passer la reine et son amant. »

RANTZAU.

O lâcheté sans nom !

L'OFFICIER.

Qu'avec vous je déplore.

RANTZAU.

Et croyez-vous qu'elle ait entendu ?....

L'OFFICIER.

Je l'ignore.
Mais, comme fléchissant sous un coup meurtrier,
Elle a lâché la bride et vidé l'étrier.

RANTZAU.

Dieu !

L'OFFICIER.

Le ministre alors, la voyant qui chancelle,
D'un bond impétueux s'est élancé vers elle
Dont le pressant danger semblait seul l'effrayer,
Et l'épée à la main, il a pu lui frayer
Jusqu'au seuil du palais un pénible passage.

RANTZAU.

Courez auprès du roi remplir votre message;
Je vous ai retenu trop longtemps.

(L'officier sort.)

Les voici.

Entrent la **REINE**, soutenue par **STRUENSÉE** et par **EMMY, GULDBERG**, Suite.

GULDBERG, à part.

Les maladroits! ils n'ont qu'à moitié réussi;
C'est à recommencer.

RANTZAU.

La rébellion gronde;
Il faut la dissiper sans perdre une seconde;
Venez, messieurs, venez! le péril est pressant.

GULDBERG

Permettez. Le comte est ministre tout-puissant;
Aux embarras présents que sa sagesse obvie.

STRUENSÉE.

Rassurez-vous, messieurs; je réponds de sa vie.
De l'air! de l'air!

(Rantzau ouvre la fenêtre.)

LA REINE, sortant de son évanouissement.

Merci.

GULDBERG.

N'est-il pas évident
Que c'est à lui qu'on doit ce funeste accident?
S'il avait écouté la voix de la prudence,
La reine n'aurait point quitté la résidence,
Et pour la retenir vous savez que j'ai fait
D'inutiles efforts.

STRUENSÉE.

En effet, en effet;
J'aurais dû me fier à vous; car je soupçonne
Que vous connaissiez mieux le danger que personne,
Et vous seul pouviez dire à quel point vos agents
Auraient osé porter leurs excès outrageants.

GULDBERG.

Votre imputation, d'ailleurs toute gratuite,
Ne justifie en rien votre propre conduite.

LA REINE.

Assez! Que faisiez-vous, monsieur, qu'ont-ils fait tous
Au milieu du danger? vous ne pensiez qu'à vous;
Et lui, plus exposé que vous tous à leur haine,
Lui seul s'est oublié pour songer à sa reine.
Merci, comte.

(Elle lui tend la main; le comte s'incline pour la baiser.)

STRUENSÉE.

Madame.....

(Emmy se précipite entre la Reine et Struensée.)

LA REINE.

Emmy, cette pâleur.....
Qu'as-tu?

EMMY.

Rien.

RANTZAU.

Elle a craint quelque nouveau malheur;
Le colonel Keller accourt bride abattue;
La foule l'environne.

LA REINE.

Oh! tout ce bruit me tue.

STRUENSÉE.

Calmez-vous; il aura cessé dans un moment;
Mais croyez-moi, rentrez dans votre appartement;
Et, sans aventurer en un fâcheux litige
Sinon vos jours, au moins votre royal prestige,
Laissez-moi tout le soin d'apaiser les esprits.

LA REINE.

Le bruit grandit sans cesse..... Entendez-vous ces cris?
L'émeute est triomphante; elle a forcé l'entrée
Du palais.

STRUENSÉE.

Dans la cour la troupe est concentrée;
Le colonel d'ailleurs n'est point un insurgé;
Il m'apporte..... un rapport dont je l'avais chargé.

LA REINE.

Eh bien! quelle que soit la nouvelle attendue,
Je veux de nos malheurs connaître l'étendue.

STRUENSÉE.

Confiez-vous en moi, madame, au nom du ciel.

KELLER entre.

GULDBERG.

Soyez le bien-venu, monsieur le colonel;
On vous attend.

KELLER.

Madame, excusez-moi si j'ose
Accomplir un devoir que mon grade m'impose.
Aux gardes insoumis en vain j'ai résisté;
Je viens faire savoir à Votre Majesté
Le prix qu'ils comptent mettre à leur obéissance.

STRUENSÉE.

Ils traitent avec nous de puissance à puissance?

LA REINE.

Parlez, monsieur, parlez.

STRUENSÉE.

Expliquez-vous; voyons
Quels sont et vos griefs et vos conditions?

KELLER.

Jusqu'à ce jour, la garde a sans cesse fait preuve
D'un dévoûment entier, d'un zèle à toute épreuve.
La dissolution, qui semble un châtiment,
Met une tache au front du noble régiment.
L'ordre qu'on nous enjoint consacre une injustice;
Dans d'autres corps avant que l'on nous répartisse,
Nous mourrons pour garder intact notre drapeau;
Nous sommes une troupe et non pas un troupeau.

STRUENSÉE.

J'entends bien ; mais comment faut-il qu'on vous rattache
A la vie, et du front qu'on vous ôte une tache ?

KELLER.

Si l'on nous licencie, au moins dans nos foyers
Ensemble nous voulons être tous renvoyés
Et conserver le droit de porter l'uniforme,
Pour attester qu'avant comme après la réforme
Le régiment, madame, est sans cesse resté
Et qu'il reste fidèle à Votre Majesté.

STRUENSÉE.

Sommes-nous à la fin de votre doléance ?

KELLER.

Sans sortir du respect et de la bienséance,
Je crois avoir parlé selon mon devoir.

STRUENSÉE.

Bien ;
C'est à moi maintenant d'agir selon le mien.
Monsieur le gouverneur, rendez-vous aux casernes ;
Faites doubler le poste à toutes les poternes.
Commandant, transformez chaque toureile en fort.
Les marins aux soldats prêteront du renfort.
Aux abords du palais, donnez ordre qu'on braque
Des canons ; ripostez à la première attaque.
Amiral, de ce pas courez à l'arsenal ;
Faites lever les ponts et gardez le canal.
Monsieur l'ambassadeur, vous avez ma réponse.

KELLER.

Au régiment c'est tout ce qu'il faut que j'annonce ?

STRUENSÉE.

Ajoutez qu'en taxant ainsi sa loyauté,
Il s'estime trop haut, et que la royauté,
Sourde aux clameurs que pousse une indocile meute,
Ne prend point de conseils ni d'ordres de l'émeute.
Au lieu de se complaire en stériles débats,
Que les gardes d'abord mettent les armes bas,
Et s'ils veulent gagner la royale clémence,
Puisse leur repentir égaler leur démence !

KELLER.

Il suffit.

RANTZAU.

Non ; un mot encore. Je ne puis
Voir du trône ébranler les plus fermes appuis
Sans faire entendre un cri d'alarme et de détresse.
Madame, c'est à vous surtout que je m'adresse,
Et je crois à mon tour accomplir un devoir.
Songez à quels excès que je n'ose prévoir
Va se porter la troupe armée en sens contraire,
Soldat contre soldat et frère contre frère.
Aux plaintes qu'on refuse à présent d'écouter,
D'autres plaintes viendront encore s'ajouter ;
Une seule étincelle allume un incendie ;
Craignez, craignez de voir la révolte agrandie
Entraîner dans son cours tout le limon malsain
Que les sociétés renferment dans leur sein,
Et la rébellion courant de ville en ville,
L'émeute devenir une guerre civile.
De vos sujets, madame, ayez compassion,
Et vous, monsieur le comte, à notre nation
Permettez d'entrevoir un avenir moins triste.

STRUENSÉE.

Ma résolution est prise ; j'y persiste.

(Cris au-dehors.)

LA REINE.

Ecoutez ! écoutez ! ils sont dans le palais,
Je n'en puis plus douter. Courez, apaisez-les,
Sauvez-nous à tout prix.

STRUENSÉE.

A tout prix ? fût-ce même
Au prix de mon honneur ?

LA REINE.

Plus l'effort est extrême,
Plus je vous saurai gré de l'avoir entrepris.

STRUENSÉE.

Elle pleure !... A tout prix, n'est-ce pas ?

LA REINE.

A tout prix.

STRUENSÉE, après un long combat intérieur.

J'obéis.

(Il sort.)

GULDBERG, à Keller.

Bien joué ! la victoire est certaine.

EMMY.

Ils vont l'assassiner, madame.

LA REINE.

Capitaine,
Accompagnez ses pas, prêtez-lui votre appui.

L'OFFICIER.

Madame, corps pour corps je vous réponds de lui.

(Il sort.)

KELLER.

A mon tour, majesté, je vole sur sa trace ;
Je saurai détourner le coup qui le menace,
Ou sinon, je mourrai, j'en fais ici le vœu,
Avant que de son front il tombe un seul cheveu.

(Il sort.)

LE ROI entre.

LE ROI.

Que se passe-t-il donc? on me fuit, on m'oublie,
Et l'on ne songe pas que ma tête affaiblie
N'est point accoutumée à supporter le bruit.

LA REINE.

Les gardes.....

LE ROI.

Oui, je sais. Je viens d'en être instruit ;
Ils ont troublé le cours de votre promenade ;
Mais vous vous portez bien ; et moi, je suis malade.
Ils ont tort envers vous, envers moi double tort.
Pourquoi les laisse-t-on crier... crier si fort?
Chassez-les! je l'ai dit tantôt à Struensée.

LA REINE.

Leur fureur ne peut être aisément maîtrisée,
Sire ; en cet instant même il parle aux mécontents.

LE ROI.

Il eût bien dû ne pas attendre si longtemps.

RANTZAU.

Sire, je vous le dis sans détour et sans phrase,
Le trône mal assis chancelle sur sa base.
La révolte, aujourd'hui contenue en chemin,
Peut relever la tête et triompher demain.
Chaque fois qu'elle éclate en grondements farouches,
Le nom de Struensée est dans toutes les bouches.
Quand on hait le ministre, on n'aime pas le roi;
Du comte Struensée ordonnez le renvoi.

LE ROI.

Mon premier médecin ! un homme de mérite!
Il ne faut pas, voyez-vous bien, que je l'irrite.
Je redeviens malade aussitôt qu'il est loin ;
Si je le renvoyais, de moi qui prendrait soin?

GULDBERG.

Sire, n'avez-vous pas votre excellente mère
Qui trouve loin de vous sa solitude amère
Et se réjouirait d'accourir à l'instant
Hâter la guérison du fils qu'elle aime tant?

RANTZAU.

Vous pouvez désormais, sans risque ni bravade,
Vous passer de docteur et de garde-malade ;
Vous pouvez gouverner, sire; vous le pouvez
En rappelant à vous vos conseillers privés
Que le comte a placés sous un jour équivoque.

LA REINE, à Emmy.

Tu n'entends rien ?

(Emmy fait un signe négatif.)

GULDBERG.

Voici l'arrêté qui révoque
Le ministre et le fait duc en le renvoyant.

LA REINE.

Grand Dieu!

RANTZAU.

Monsieur Guldberg s'est montré prévoyant.

GULDBERG.

Signez, Sire.

(Fanfares au dehors.)

EMMY.

Ecoutez!

(On entend au-dehors l'air national danois.)

LA REINE.

L'émeute est apaisée;
La troupe éclate en chants de fête. Struensée,
Pour nous défendre, a tout offert, a tout bravé;
Sire, ne signez pas!

EMMY, avec élan.

Madame, il est sauvé!

STRUENSÉE entre, très pâle.

STRUENSÉE.

Ne craignez plus, madame, une tourbe importune;
Je viens de lui livrer ma gloire et ma fortune;
Nos ennemis joyeux s'éloignent triomphants,
Mais vous pouvez sans crainte embrasser vos enfants.

Sire, j'ai succombé ; ma carrière est remplie.
Je suis de ceux qu'on brise aussitôt qu'on les plie ;
J'ai cédé ; permettez que je vous dise adieu
Et daignez accepter ma démission.

LA REINE.

Dieu !

LE ROI.

Hé quoi ! tu veux partir ? et pour une piqûre
Faite à ton amour-propre, interrompre une cure
Dont tes confrères sont tous jaloux, qui te rend
Illustre, et d'un seul coup te place au premier rang ?
A ton succès l'Europe entière est attentive
Et de mon traitement suit chaque alternative.
Je t'ai créé ministre, et comte, et chancelier ;
Que te faut-il de plus ? est-ce un ordre, un collier,
Un de ces grands cordons qu'on réserve aux seuls princes ?
Veux-tu que je te donne une de mes provinces ?
A ta discrétion je mets tout ce que j'ai.

STRUENSÉE.

Je partirai ce soir avec votre congé.

LE ROI.

Par exemple ! crois-tu que jamais je me prive
D'un si bon médecin ? crois-tu que je souscrive,
Quand tu m'es nécessaire, à ton éloignement ?

STRUENSÉE.

Alors, je partirai sans votre assentiment.

LE ROI.

Mais à ta volonté si la mienne s'oppose ?
Je suis peut-être bien le roi pour quelque chose.

STRUENSÉE.

Le roi de Danemark, sire ; mais bien des fois
On m'a fait un grief de n'être point danois ;
On ne peut s'étonner qu'à présent je rejette
Un titre qui rendrait ma volonté sujette.

LE ROI.

Eh bien ! pars ; hâte-toi. Je suis trop bon vraiment
De te retenir. Pars avec mon agrément,
Et ne crois pas au moins que ta perte m'attriste.
Pour remplir ton emploi, grâce au ciel, il existe,
Des hommes plus savants que toi dans nos duchés ;
N'est-il pas vrai, messieurs?

STRUENSÉE.

Cherchez, sire, cherchez.

LA REINE.

Mais où trouverez-vous un ministre assez ferme
Pour flétrir les abus et pour y mettre un terme?
Prétendez-vous livrer le peuple sans secours
Aux hassards des partis, aux intrigues des cours?

RANTZAU.

Il est vrai qu'un seul homme à tout ne peut suffire ;
Mais le conseil d'Etat vous secondera, sire.

LE ROI.

C'est juste.

GULDBERG.

Le conseil aulique, présidé
Par votre auguste mère.

LE ROI.

Oui, oui ; c'est décidé.
A ma mère appartient de droit la présidence.

GULDBERG.

Par l'âge et par le rang, sire.

LE ROI.

A sa résidence
Rendez-vous sur-le-champ ; j'ai hâte de la voir ;
Dites-lui de venir aujourd'hui, dès ce soir.

GULDBERG.

Enfin !

(Il sort.)

RANTZAU.

Mais le conseil ?...

LE ROI.

J'en ai déjà la tête,
Nous songerons au corps tantôt, pendant la fête.
Adieu, docteur-ministre ; il faut t'y résigner,
Tu verras que sans toi je sais vivre et régner.

(Le roi sort, suivi de Rantzau et des courtisans.)

EMMY.

Madame, il va partir.

LA REINE.

Pas encore.

EMMY.

Je tremble.

LA REINE.

Va rejoindre ton oncle et laisse-nous ensemble.

(Emmy sort.)

LA REINE.

Monsieur le comte, un mot : vous ne partirez pas!

STRUENSÉE.

Madame, au nom du ciel, n'arrêtez point mes pas,
Et par pitié pour moi, par égard pour la reine,
D'une nouvelle instance épargnez-vous la peine.

LA REINE.

Restez! n'évitez point par la fuite un refus
Dont nous aurions tous deux sujet d'être confus.
Je n'entends opposer à votre résistance
Ni le joug ni l'ennui d'une nouvelle instance,
Et c'est sans vous causer ni subir d'embarras,
Comte, que je vous dis : Vous ne partirez pas!

STRUENSÉE.

Madame.....

LA REINE.

Ecoutez-moi; vous jugerez ensuite
Si j'ai le droit ou non d'empêcher votre fuite.
Voilà six ans bientôt qu'un aveugle destin
Me jeta tout à coup dans ce pays lointain.
Hélas! c'est notre sort, à nous qui sommes nées
Sur les marches d'un trône, esclaves couronnées,
D'envier le bonheur de la fille des champs
Qui ne comprime point l'essor de ses penchants.
Tandis que de son choix elle est maîtresse et libre,

Notre cœur est un poids qui maintient l'équilibre
Entre les nations, et c'est un potentat
Qui règle notre amour sur la raison d'Etat.
Lorsque je débarquai dans cet étroit royaume,
Quel spectacle s'offrit à mes yeux? un fantôme,
Un vieillard de seize ans qui traînait à pas lourds
Les plis majestueux d'un linceul de velours.
Autour de lui, les grands, le clergé, la noblesse,
Jaloux de son pouvoir et forts de sa faiblesse,
S'arrachant sans pudeur le pays par lambeau,
Comme des fossoyeurs qui pillent un tombeau.
Plus d'une fois le vent m'apporta par bouffées
Des sanglots haletants, des plaintes étouffées,
Et j'entendis pleurer, avec un double effroi,
Le peuple malheureux et le malheureux roi.
Alors, il me sembla que Dieu m'avait choisie
Pour tirer peuple et roi de leur paralysie,
Pour les fortifier, les aider tour à tour,
Et les aimer tous deux d'un même et saint amour.
Folle présomption ! aveugle imprévoyance !
Le dévoûment ne peut remplacer la science ;
Mes forces trahissaient mon cœur, et je sentis
L'impuissance énerver mes bras appesantis.
Je ne m'abuse point par d'inutiles feintes,
Mon fardeau m'écrasait. C'est alors que vous vîntes.

STRUENSÉE.

Madame.....

LA REINE.

Laissez-moi vous rappeler comment
Je mis ma force en vous dès le premier moment
Et de quelle façon j'appris à vous connaître.
Mon fils aîné venait précisément de naître

Et semblait déjà près de fermer sans retour
Sa paupière, un instant à peine ouverte au jour.
Les médecins du roi me laissaient en balance ;
Quand ils se décidaient à rompre le silence,
C'était pour me donner quelque vague semblant
D'espoir, qui remplissait d'effroi mon cœur tremblant :
L'art était impuissant, mais non pas la nature ;
On n'osait hasarder aucune conjecture ;
L'avenir échappait même au plus clairvoyants,
Et puis..... que sais-je enfin ? les mille faux-fuyants
Dont l'ignorance cherche à couvrir ses défaites.
L'enfant agonisait ; quand sur ses entrefaites,
Rantzau, de l'Allemagne avec lui ramena
Un savant qu'à l'envi célébrait Altona,
Mais dont, assurait-il, l'adresse consommée
Dépassait de beaucoup la bonne renommée.
Ce fut un coup du ciel, un éclair dans ma nuit.
Auprès du moribond vous fûtes introduit,
Et quand vous m'eûtes dit : Je réponds de sa vie !
Aussitôt, rassurée et joyeuse et ravie,
Je crus en vous..... en vous qui m'étiez étranger ;
J'oubliai mes terreurs, j'oubliai le danger,
Et j'eus cent fois raison d'écouter votre oracle ;
Vous sauvâtes l'enfant, vous fîtes un miracle !

STRUENSÉE.

Un miracle qu'il faut attribuer bien moins
A mes faibles conseils qu'à vos excellents soins.

LA REINE.

Dès ce jour, ou plutôt depuis votre arrivée,
A ce que vous faisiez j'étais comme rivée.
Notre tâche accomplie en commun avait mis
Entre nous des liens déjà trop raffermis

Pour que notre contact pût n'être qu'éphémère.
Etait-ce instinct secret, illusion de mère?
Je ne sais; mais je crus qu'un pouvoir surhumain
Avait conduit nos pas dans le même chemin.
Une voix, à laquelle en vain j'eusse été sourde,
Me disait qu'il n'était point d'épreuve trop lourde,
Point d'obstacle en état d'opposer ses défis
A l'homme qui venait de me garder mon fils.
Sans hésiter alors, je vous cédai mon rôle;
Du poids qui m'accablait je chargeai votre épaule,
Et, m'appuyant sur vous, du fond de mon néant
Je suivis jour par jour votre œuvre de géant.
Ah! cette fois encore une gloire éclatante
Couronna vos efforts, dépassa mon attente;
Je voyais tout fléchir devant votre ascendant,
Et je vous bénissais!..... Aujourd'hui cependant,
Parce qu'un seul revers trompe votre vaillance,
Vous chancelez soudain, et, pris de défaillance,
Vous voulez déserter votre poste d'honneur,
Sans songer que le peuple est encore mineur,
Et qu'il ne s'agit point d'un ministre qui tombe,
Mais d'une nation qui s'affaisse et succombe.
Non! tant qu'il restera des méchants impunis,
Des faibles opprimés, des frères désunis,
Tant que vous n'aurez point chassé de leurs domaines
Les derniers rejetons des misères humaines,
Vous ne partirez pas! Vous vous devez à tous,
Vous vous devez au peuple avant que d'être à vous,
Et vous ne quitterez votre tâche — la nôtre —
Qu'après avoir sauvé cet enfant comme l'autre.

STRUENSÉE.

A quoi bon caresser des plans cent fois déçus?
Le pouvoir est-il donc le manteau de Nessus,

Madame, et se peut-il que l'on ne se délivre
Du funeste présent qu'en finissant de vivre ?
Que ferais-je, d'ailleurs, après un pareil coup ?
J'ai le cœur trop gonflé de haine et de dégoût,
Pour reprendre avec calme un labeur débonnaire.
Le nuage en son sein couve-t-il le tonnerre,
Laissez fuir le nuage emporté par le vent ;
Ne lui demandez pas qu'il vienne auparavant
Arroser de ses pleurs quelque chétif brin d'herbe ;
Peut-être qu'entr'ouvrant son flanc large et superbe,
Il en ferait sortir son fougueux nourrisson,
Le feu, qui détruirait l'espoir de la moisson.

LA REINE.

Non ! la lumière vient de plus haut que la foudre ;
Un homme tel que vous ne saurait se résoudre,
Quand il peut être un phare, à n'être qu'un éclair.
Restez, si mon repos vous est quelque peu cher,
Et par compassion sinon par grandeur d'âme...

STRUENSÉE.

C'est pour votre repos que je dois fuir, madame.
Croyez-moi ; les revers ont leur contagion
Qui, d'un membre, s'étend à chaque région.
Pensez-vous que toujours je serai seul en butte
A des agressions qu'en partant je rebute ?
Pensez-vous que l'envie et la malignité
Respectent votre sexe ou votre dignité ?

LA REINE.

Non ; mais si je me sens assez riche d'audace
Pour dédaigner l'insulte et braver la menace,
Pourquoi prétendez-vous me couvrir d'un rempart,
Et dans votre péril me refuser ma part ?

Puisqu'un devoir commun dès longtemps nous rassemble,
Triomphons l'un et l'autre ou succombons ensemble,
Et pour fuir un malheur douteux ou passager,
Ne m'abandonnez pas seule au plus grand danger.

STRUENSÉE.

Non, madame ; en fuyant de ces lieux au plus vite,
C'est un malheur terrible et certain que j'évite.
Vous ne pouvez savoir, comme hélas ! je le sais,
Jusqu'où nos ennemis ont porté leurs excès.....
Mais de grâce, souffrez qu'enfin je me retire.

LA REINE.

Restez, comte ; je sais ce qu'ils ont osé dire ;
Restez !

STRUENSÉE.

Quoi ! vous avez entendu ?...

LA REINE.

Comme vous,
Comme la foule, comme ils ont entendu tous.

STRUENSÉE.

Oh ! j'aurais dû tuer ces lâches tout à l'heure.
Grâce !

LA REINE.

Ne pleurez pas ; regardez si je pleure !
Est-ce que j'ai pleuré quand cet affront grossier
M'a fait entre vos bras tomber de mon coursier ?
Et lorsque de mes sens je reprenais l'empire,
Guldberg dardait sur moi son regard de vampire ;

M'a-t-il vue un instant ou pleurer ou rougir?
Non, non ; il ne faut pas pleurer, il faut agir,
Il faut..... écoutez-moi : le moment est suprême,
Laissez-moi conjurer le sort. Emmy vous aime.

STRUENSÉE.

Madame.....

LA REINE.

Elle vous aime ; il la faut épouser.

STRUENSÉE.

Que me demandez-vous? Qu'osez-vous proposer?

LA REINE.

De nous sauver tous deux.

STRUENSÉE.

Non ! non ! dût la tempête
Dans toute sa furie éclater sur ma tête,
Dût le flot m'emporter à son premier reflux,
Je suis prêt à mourir; n'exigez rien de plus.

LA REINE.

Mais c'est le seul parti qui nous reste peut-être.

STRUENSÉE.

Mais pour donner son âme il faut en être maître.
Ayez pitié de moi, madame, ayez pitié
D'un cœur trop généreux pour n'aimer qu'à moitié,
Trop plein d'une autre image ..

LA REINE.

Oh ! silence, silence !
Je ne veux point ici vous faire violence;

Mais pour votre repos autant que pour le mien,
Comte, nous reprendrons plus tard cet entretien.
Jusque-là, songez-y, c'est en vous que j'espère,
Pour veiller sur le roi, rendre l'Etat prospère,
Et préparer au peuple un meilleur lendemain.
Notre avenir à tous repose en votre main ;
Songez-y, sougez-y !

STRUENSÉE.

Reine, soyez bénie !
Vous êtes ma vertu, ma force et mon génie ;
Disposez de ma vie, ordonnez mon trépas,
Je suis à vous, madame.

LA REINE.

Il ne partira pas !

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Entrent la **REINE JULIE** et **GULDBERG.**

LA REINE JULIE.

Il faut agir, Guldberg, et quoi qu'il nous en coûte,
Par un dernier assaut tenter.....

(Elle s'interrompt en apercevant le chambellan de service à la porte du roi.)

On nous écoute.

GULDBERG.

Monsieur le chambellan, que fait présentement
Le roi?

LE CHAMBELLAN.

Sa Majesté, dans son appartement
S'est renfermée avec le comte Struensée,
Et depuis plus d'une heure elle s'est refusée
A recevoir personne.

GULDBERG.

En vérité!

LA REINE JULIE.

J'entends.
Mais les adieux du comte exigent bien du temps.

LE CHAMBELLAN.

Ses adieux? gardez-vous de croire qu'il les fasse,
Madame.

LA REINE JULIE.

Comment ?

LE CHAMBELLAN.

Non ; tout a changé de face ;
Il ne s'éloigne point.

GULDBERG.

Ah bah !

LE CHAMBELLAN.

C'est décidé.
Aux conseils de la reine, il a, dit-on, cédé.

LA REINE JULIE.

Ah ! c'est la reine à qui la cour est redevable
De ce retour non moins subit qu'inconcevable ?

LE CHAMBELLAN.

On l'assure.

LA REINE JULIE.

Veuillez dire à Sa Majesté
Que, selon le désir qu'elle a manifesté,
Sa mère s'est rendue à son impatience,
Et qu'elle lui demande un moment d'audience.

(Le chambellan sort.)

LA REINE JULIE.

Que pensez-vous, Guldberg, d'un changement si prompt ?

GULDBERG.

A peine l'a-t-on pris au trébuchet, qu'il rompt
Les mailles... J'ai crié trop tôt : Ville gagnée !

LA REINE JULIE.

C'est que vos filets sont des toiles d'araignée.
Pour perdre un ennemi tous les moyens sont bons.
Ce matin, avec deux ou trois cents vagabonds,
L'émeute aurait bientôt grossi.

GULDBERG.

Miséricorde !
J'avais mille calfats, gens de sac et de corde,
Prêts à frapper de taille aussi bien que d'estoc,
Sans foi ni loi, sans feu ni lieu, choisis *ad hoc*.
Puis, j'avais fait répandre un pamphlet anonyme
Où, parmi cent détails d'intérêt plus minime,
Je flétrissais la reine avec le favori
Et les clouais tous deux au même pilori.

LA REINE JULIE.

Avez-vous ce pamphlet ?

GULDBERG.

Le voici. Dans la rue
La révolte grondait incessamment accrue ;
Les gardes murmuraient ; des groupes de manants
Proféraient contre lui des propos malsonnants.
Il les a balayés du vent de son épée
Et j'en suis pour les frais de ma folle équipée.
Cet homme, s'il n'est pas Satan ou Lucifer,
Doit avoir fait au moins un pacte avec l'enfer.

LA REINE JULIE.

Nous verrons bien. Je suis assez forte en grimoire
Pour rendre quelques points à Sa Majesté noire.

LE CHAMBELLAN annonçant :

Le roi !

LA REINE JULIE.

Laissez-nous seuls, Guldberg; c'est à mon tour
De conjurer le sort par un brusque retour.

(Guldberg sort.)

LE ROI entre, appuyé sur le bras de **STRUENSÉE** qu'il reconduit jusqu'au fond du théâtre.

LE ROI.

C'est convenu, docteur; ce soir, je me déguise
Et nous courons le bal.

STRUENSÉE.

Faites à votre guise;
Mais seulement jusqu'à dix heures.

LE ROI.

Au revoir,
Inflexible tyran !

STRUENSÉE.

A ce soir.

LE ROI.

A ce soir.

(Struensée sort.)

LA REINE JULIE.

De quel ravissement mon âme est inondée !
Quand j'ai su qu'au palais par vous j'étais mandée,
Je craignais — une mère est prompte à s'alarmer —
Un malheur dont Guldberg n'osait point m'informer,
Et je suis accourue auprès de Votre Altesse
Pour lire dans ses yeux ma joie ou ma tristesse.
Grâce au ciel, je vous vois, sire, et bien mieux portant
Que je n'aurais osé l'espérer en partant.

LE ROI.

N'est-ce pas?

LA REINE JULIE.

A présent, libre d'inquiétude,
J'aspire à regagner la chère solitude
Où rien, si ce n'est vous, ne manque à mon plaisir.
(Une pause.)
Mais d'abord, laissez-moi vous revoir à loisir.
Oui, cet air de hauteur que la grâce tempère,
C'est bien là le portrait de votre noble père.
Vous avez comme lui cet imposant aspect
Qui commande à la fois l'amour et le respect,
Sa douceur féminine avec sa fierté mâle.
Seulement, votre père était un peu moins pâle.
Pauvre enfant! vous avez sans doute bien souffert?
Si j'avais été là, je vous aurais offert
Cet amour maternel qu'aucun art ne remplace,
Ce dévoûment entier que nul effort ne lasse.
Cher Christian, a-t-on bien veillé sur vous, au moins?

LE ROI.

La reine et le docteur m'ont prodigué leurs soins.

LA REINE JULIE.

Ce sont de nobles cœurs... qu'à tort on calomnie.
Mais aussi, maintenant que leur tâche est finie,
Combien ils doivent être enchantés tous les deux
De voir que vous n'avez plus guère besoin d'eux.

LE ROI.

Le docteur est moins sûr que vous de sa puissance;
Il croit que tout au plus j'entre en convalescence
Et qu'il faudra longtemps...

LA REINE JULIE.

Propos de médecin
Qui n'a rien à gagner auprès d'un homme sain.
Fiez-vous en, pour vaincre un mal qui s'enracine,
A la nature, enfant, plus qu'à la médecine.

LE ROI.

Oui; mais quand il est là pourtant, je me sens mieux,
Quoiqu'il ait je ne sais quel démon dans les yeux.
J'ai cru plus d'une fois à quelque sortilège;
Il écarte à son gré mes maux ou les allège;
Absent, présent, partout il me suit où je vais;
Il est ma conscience à tout ce que je fais.
Je crains, si par hasard je l'irrite ou le brave,
Qu'au lieu d'atténuer la fièvre il ne l'aggrave.
Ma mère, n'est-il pas bien singulier de voir
Qu'un homme sur un autre ait un pareil pouvoir?

LA REINE JULIE.

Sans doute; quel que soit pourtant son artifice,
Si son ambition en tire bénéfice,
Il la porte si haut qu'on n'ose presque pas
En mesurer l'essor au vulgaire compas.
La reine est elle-même une magicienne
Dont l'influence en rien ne le cède à la sienne;
Car sur lui son pouvoir surpasse, à ce qu'on dit,
Le peu que Struensée a sur vous de crédit.

LE ROI.

Jugez-en : il voulait me quitter tout à l'heure;
Elle est intervenue, et voilà qu'il demeure.
Je l'en avais prié, moi! j'en suis tout confus,
Et j'avais essuyé l'outrage d'un refus.

LA REINE JULIE.

Ah ! c'est que pour charmer toute femme est sirène
Que peut offrir un roi ? des titres ? une reine
Aimable et jeune et belle a d'autres talismans
Qui retiennent les cœurs par de secrets aimants
Et qui font aux captifs heureux de leur servage
Priser la liberté bien moins que l'esclavage.
Sire, m'entendez-vous ? m'entendez-vous ?

LE ROI.

Oui ; oui !
Je souffre.

LA REINE JULIE.

Vous n'avez d'autre mal que l'ennui ;
C'est votre oisiveté qui vous ronge et vous mine.
Au dehors, au dedans, le ministre domine
Et, maire du palais près d'un roi fainéant,
Il tient tout dans sa main... dans sa main de géant.
Il croit vous soulager, il vous nuit au contraire ;
Il ne vous permet pas même de vous distraire,
Et, moins libre chez vous que vos derniers valets,
Vous ne pouvez franchir l'enceinte du palais.
Vous restez à l'écart dans une chambre close,
Pendant qu'à votre insu la malignité glose
Et cherche à deviner pour quel secret motif
On prend un si grand soin de vous tenir captif.
Vous êtes en état de marcher sans lisière,
Sire ; et s'il vous plaisait de lui rompre en visière,
Vous redeviendriez bientôt fort et dispos ;
Et puis, vous fermeriez carrière à ces propos

Que sèment les méchants et que chacun moissonne,
Sans respect pour le nom d'une auguste personne
Que son sexe et son rang, dignes de plus d'égards,
Devraient mettre à l'abri de semblables écarts.

LE ROI.

Ils osent outrager... la reine?

LA REINE JULIE.

Quelle vie,
Si pure qu'elle soit, peut désarmer l'envie?
La goutte de rosée étincelle au soleil;
Mais la poussière a soif du diamant vermeil,
Le diamant bientôt ne sera plus que fange.
C'est sur les hauts sommets que la foudre se venge,
Et, dans ce monde où rien ne suit son cours normal,
Le bien a si souvent apparence du mal,
Que la moindre imprudence au soupçon donne prise.

LE ROI.

Je ne vous comprends pas, madame.

LA REINE JULIE.

(A part.)
Il m'a comprise!
(Haut.)
Tous ces bruits sont menteurs, je le crois volontiers.
Mais on vient de lâcher la bride aux gazetiers
Et, sans la moindre entrave, un conte ridicule
Accrédité par eux, dans la ville circule.
A peine étais-je ici que, grâce à ce pamphlet,
J'ai su dans quels excès leur fureur se complaît,
Et comment, sans pudeur ni réserve, leur haine
Confond ouvertement le ministre et la reine.

LE ROI.

Mais ces bruits, ce pamphlet, enfin, que disent-ils?

LA REINE JULIE.

Sire, à ce vain amas d'artifices subtils
Daignez me dispenser de servir d'interprète.

LE ROI.

Non, non ; je veux savoir les fautes qu'on leur prête.
Donnez-moi cet écrit!

LA REINE JULIE.

Songez au moins, songez.....

LE ROI.

Donnez-moi cet écrit!

LA REINE JULIE.

C'est vous qui l'exigez !

LE ROI, lisant.

« Patriotes danois! Jusques à quand resterez-vous courbés sous la domination étrangère, jusques à quand serez-vous gouvernés par une princesse anglaise et un docteur allemand? Pour empêcher le roi d'entendre les gémissements de son peuple, ils ne laissent approcher de lui que leurs affidés; on le tient assiégé afin d'écarter les honnêtes gens de sa familiarité. »

LA REINE JULIE.

Oser ainsi ternir une vertu si haute!
Ah! c'est mal.

LE ROI.

C'est sa faute, après tout, c'est sa faute.
Ne s'est-il pas servi de prétextes divers
Pour éloigner de moi mes amis les plus chers,
Mes anciens conseillers, enfin tous ceux que j'aime.

LA REINE JULIE.

C'est juste. Et moi, Christian, votre mère elle-même.

LE ROI.

Rantzau, mon second père, et puis... ses compagnons ;
Voyez-vous? j'ai déjà presque oublié leurs noms ;
Eux qui venaient parfois me distraire, ils vont croire
Que mon cœur est ingrat autant que ma mémoire.
Ah! ce ne sont pas eux, c'est moi que l'on proscrit.

LA REINE JULIE.

De grâce, cher Christian, rendez-moi cet écrit
Dont la lecture éveille en vous tant d'amertume.

LE ROI.

Non ! à régner il faut qu'enfin je m'accoutume.

« Tandis que, sous prétexte de réforme, le ministre réduit des milliers de familles à la misère, il dissipe le fruit de cette épargne en profusions et en scandales : places, emplois, dignités et faveurs, tout est à la merci d'une régente et d'un protecteur. »

LA REINE JULIE.

Peut-on pousser plus loin l'audace?

LE ROI.

Ils ont raison.
Il est roi dans l'Etat, maître dans ma maison.

LA REINE JULIE.

Lisez, sire, lisez.

LE ROI.

« Pourquoi Struensée a-t-il aboli la loi qui punissait de mort l'adultère et garantissait ainsi les bonnes mœurs? Pourquoi a-t-il fait révoquer la loi qui interdisait à la femme répudiée d'épouser en secondes noces le complice de son infidélité? »

Oh! je n'ose plus lire.

LA REINE JULIE.

Ecoutez, écoutez jusqu'où va leur délire.

« Par quel moyen s'est-il emparé du pouvoir et assuré de l'impunité? En déshonorant effrontément la couche du roi et en introduisant sa vile postérité à la place du pur sang d'Oldenbourg. Frémissez, patriotes, en songeant que votre souverain est à la discrétion de ses plus cruels ennemis, et que le prince royal est menacé d'être immolé par eux pour livrer passage à sa sœur, fruit trop manifeste d'un amour criminel. »

Vous voyez, sire, avec quel art les médisants
Sèment dans le public leurs discours malfaisants,
Comment une amitié peut-être trop intime,
Mais j'en suis sûre, au fond loyale et légitime.....

LE ROI.

Attendez! de mes yeux tombe enfin le bandeau
Et j'entrevois les faits sous un aspect nouveau.
Ma mère, expliquez-moi pourquoi l'on semble prendre
Tant de précautions pour m'empêcher d'entendre
Ce qu'on dit et de voir ce qu'on fait; dans quel but
Me fuit-on comme on fuit un être de rebut?

LA REINE JULIE.

C'est l'ordre du docteur, et chacun l'exécute.
Le docteur, cher enfant, a peur d'une rechute,
Et son intention, son tort, si c'en est un,
Est de vous préserver de tout bruit importun.

LE ROI.

Non! l'on ne veille point sur moi, l'on m'emprisonne,
Vous l'avez dit, et lui, le sait mieux que personne,
Je suis guéri.

LA REINE JULIE.

Christian!

LE ROI.

Tantôt ma volonté
N'avait pas pu fléchir son orgueil indompté;
Eh bien! il a suffi d'une parole d'elle
Pour retenir l'ingrat, ou plutôt l'infidèle,
Car ce pamphlet dit vrai, ma mère, j'en réponds!

LA REINE JULIE.

Qui sait, Christian, qui sait si nous ne nous trompons?
Parfois la malveillance exagère, diffame.....

LE ROI.

Ah! c'est infâme! c'est infâme! c'est infâme!
Mais je me vengerai; vous verrez! vous verrez!

LA REINE JULIE.

Sans doute, si les faits étaient bien avérés...

LE ROI.

Ils le sont. Je vous dis qu'il y va de sa tête.

LA REINE JULIE.

Ecoutez. Avant tout, ordonnez qu'on l'arrête
Ce soir, pendant le bal, n'importe quand, pourvu
Qu'il se trouve accablé par un coup imprévu.

LE ROI.

Oui, ce soir. Mais d'abord, je veux les voir ensemble,
Les confondre tous deux.

LA REINE JULIE.

Ecrivez.

LE ROI.

Ma main tremble;

Je ne puis pas.

LA REINE JULIE, écrivant rapidement.

Signez!

LE ROI.

Mon front brûle! De l'air!

De l'air!

(La reine Julie frappe sur un timbre; le chambellan paraît.)

LA REINE JULIE.

Portez cet ordre au colonel Keller.

LE ROI.

Faites venir ici Struensée et la reine.

LA REINE JULIE.

A quoi bon?... à quoi bon vous donner cette peine?
Songez que dans l'état où vous êtes...

LE ROI, au chambellan.

Sortez!

(Le chambellan se retire.)

LA REINE JULIE.

Vous compromettrez tout si vous vous emportez.

LE ROI.

Ne craignez rien; je sens ma vigueur qui redouble
Et je leur parlerai sans colère ni trouble.
S'ils me voyaient mourir ils seraient trop contents,
Et pour me venger d'eux je veux vivre longtemps.

La **REINE** entre vivement. En aperçevant la reine Julie, elle s'arrête et interroge d'un regard soupçonneux le roi et la reine-mère qui soutient son examen d'un air hautain. Après un long silence, les deux reines se saluent profondément. Marie-Julie sort.

LA REINE.

Sire, vous m'avez fait appeler ?

LE ROI.

Ah ! c'est elle !

LA REINE.

Que se passe-t-il donc? cette pâleur mortelle...
Sire, que vous est-il survenu tout-à-coup ?
Comment vous trouvez-vous?

LE ROI.

Bien. Je souffre beaucoup.

LA REINE.

Je vais faire appeler le docteur Struensée.

LE ROI.

Restez! de le revoir vous êtes bien pressée.

LA REINE.

Lui seul peut vous guérir ; je crains qu'en différant...

LE ROI.

Il fait payer trop cher les services qu'il rend.

LA REINE.

Ah ! sire !

LE ROI.

Il m'a sauvé, n'est-ce pas? il s'en vante,
Et c'est un grand succès, une cure savante,

Et tant qu'il daignera me soigner, je devrai
Le bénir — à moins d'être ingrat, n'est-il pas vrai? —
De n'avoir pas plus tôt mis un terme à ma vie
Qu'il a faite si belle et si digne d'envie?

LA REINE.

Il faut que la nature aide le médecin,
Sire.

LE ROI,

Et pour accomplir un sinistre dessein,
Quand celui-ci, malgré le vœu de la nature,
Eternise le mal, prolonge la torture
Et l'augmente à plaisir.....

LA REINE.

Sire, vous blasphémez!
Pardon, Sire; il a soin de vous, et vous l'aimez.

LE ROI.

Est-ce à vous qu'il convient de prendre sa défense?

LA REINE.

Est-ce à vous qu'il convient de lui faire une offense?
Sire, vous savez bien que votre guérison
Est son plus cher désir, son plus haut horizon.

LE ROI.

Non, non; l'on se disait: Le roi chétif et mièvre
Est là-bas dans sa chambre, il grelotte la fièvre;
Qu'importe? imaginons quelque plaisir nouveau,
Mascarades, concerts et courses en traîneau;
Quelle existence douce et splendide et charmante!
Le roi souffre, le roi gémit et se lamente,

Il pourrait nous troubler; enfermons-le tout seul
Dans son palais muet, triste comme un linceul.
Mais, si bien que l'on ait fermé porte et fenêtre,
Voilà qu'en mon cachot une lueur pénètre,
Et que le prisonnier secouant ses barreaux,
Se dresse devant vous pour punir ses bourreaux.

LA REINE.

Oh ! sire, revenez de ce délire extrême ;
Vous êtes juste et bon, quand vous êtes vous-même;
Un tel amas d'horreurs ne peut pas être issu
De votre jugement, et dans ce noir tissu
De monstruosités, de crime et de folie,
Je reconnais l'esprit de la reine Julie.

LE ROI.

Ma mère ! gardez-vous de la calomnier
Et songez bien plutôt à vous justifier.
Du sein de mes sujets, des voix, des voix amies
Jusqu'à mon trône ont fait monter vos infamies.
Lisez cet écrit.

LA REINE.

Dieu !

LE ROI.

Lisez.

LA REINE.

Mes ennemis
Vous avaient devancé, sire ; ils me l'ont transmis,
Je le connais.

LE ROI.

Eh bien ?

LA REINE.

Sire !

LE ROI.

L'on vous dénonce ;
Justifiez-vous donc, j'attends votre réponse.

LA REINE.

J'ai fait à ces noirceurs l'accueil qui leur est dû.

LE ROI.

Répondez.

LA REINE.

Mon mépris a déjà répondu.
Sire, écartez-vous, chassez un mauvais songe ;
Je ne souillerais pas mes lèvres d'un mensonge,
Je ne chargerais pas mon âme d'un remords,
Eussé-je à me sauver de mille et mille morts.
Ne me croirez-vous point, sire, lorsque j'atteste
Sur ma vie en ce monde et sur ma part céleste
Que mon cœur est resté pur, fidèle et loyal,
Comme à l'heure où j'entrai dans le lit nuptial ?

LE ROI.

Non, non !

LA REINE, après un moment de silence.

La vérité qui parle par ma bouche
Doit avoir un accent qui persuade et touche ;
Ou, si ma voix ne peut la proclamer, bien mieux,
Lisez-la sur mon front, lisez-la dans mes yeux.
Si j'avais fait le mal, aurais-je assez d'audace,
Sire, pour vous parler, vous regarder en face,

Et, dès les premiers mots de reproche entre nous,
Ne me serais-je pas jetée à vos genoux?
Eh bien! ce qu'aurait fait la femme repentante,
L'épouse dévouée en ce moment le tente,
Non pour vous supplier dans son propre intérêt,
Sire; s'il s'agissait d'elle, elle se tairait;
Mais pour vous conjurer, à vos pieds qu'elle embrasse,
D'être clément et bon envers vous-même; grâce,
Au nom du ciel, et grâce en votre propre nom;
Sire, me croyez-vous?

LE ROI, un moment ébranlé, après un violent combat intérieur.

Non, non, mille fois non!
Vous me trompez!

LA REINE.

Alors, je n'ai plus rien à dire,
Sinon que je vous plains; adieu, je me retire.

LE ROI.

Vous ne sortirez pas, quand je vous le défends.

LA REINE.

Sire, je vais prier auprès de nos enfants
Et veiller au seul bien qui désormais soit nôtre.

LE ROI.

Nos enfants? nos enfants? je n'ai qu'un enfant. L'autre.....
L'autre n'est rien pour moi.

LA REINE.

Mes deux chers innocents!
Quand vous aurez repris empire sur vos sens,

Vous vous repentirez de cette insulte amère
Dont la femme rougit, dont s'indigne la mère.
Pour la dernière fois, adieu.

LE ROI.

Restez.

LA REINE.

Pourquoi ?

LE ROI.

Parce que je le veux, parce que je suis roi,
Parce qu'à l'avenir je le serai sans cesse.

LA REINE.

Sire, avant d'être reine ici, j'étais princesse,
Princesse d'Angleterre, et j'ai, dans mon pays,
Appris à commander mieux que je n'obéis.

LE ROI.

Eh bien ! madame ! eh bien, l'on s'instruit à tout âge ;
Je ferai pour vous plus que votre parentage
Et, si peu de penchant au bien que vous ayez,
Je vous enseignerai vos devoirs.

LA REINE.

Essayez !

LE ROI.

Madame !

LA REINE.

Faites place à la reine.

LE ROI.

Madame !

LA REINE.

Vous venez de porter la main sur une femme ;
Mais prenez garde au frère en outrageant la sœur.

LE ROI.

Ah ! que n'est-il ici, ton noble défenseur,
Pour t'entendre avouer ton forfait exécrable.

LA REINE.

Ah !... vous me faites mal.

LE ROI.

A genoux.

STRUENSÉE survenant tout à coup.

Misérable !

LE ROI.

Toi ! c'est toi qu'attendait mon courroux frémissant !
Tu te livres à moi, tu m'apportes ton sang.
Je t'ai fait gentilhomme ; allons, prends ton épée,
Et mérite aujourd'hui ta noblesse usurpée.
En garde !

STRUENSÉE. (Il tire vivement son épee et la rejette ensuite loin de lui.)

Je suis prêt.

LE ROI.

Ah ! traître et fanfaron !

STRUENSÉE immobile, les bras croisés, et le regard fixe sur le roi.

Frappez.

LE ROI.

Je te tuerai comme on tue un larron.

STRUENSÉE.

La mort est bien plus près de vous que de moi, sire.
Ne la sentez-vous pas venir ?

LE ROI, laissant tomber son épée.

Que veux-tu dire ?

LA REINE.

Son front pâlit.

LE ROI.

Démon, tu crois me faire peur ?
D'où vient que sur mes yeux s'étend une vapeur ?
Ce n'est rien... un moment de faiblesse... prends garde,
Je me vengerai, va ! je... Comme il me regarde !
Laisse-moi ! ton regard brûle comme un charbon.
Je te pardonnerai... grâce !... je serai bon...
Grâce !

LA REINE.

C'est la mort !

STRUENSÉE.

Non, madame ; c'est un spasme.
En ne combattant point les progrès du marasme,
On rendrait au néant ce corps faible et perclus ;
Dans une heure peut-être il n'existerait plus.

LA REINE.

Sauvez-le !

STRUENSÉE.

Mais s'il vit, la lutte recommence.
Pourrais-je conjurer ou calmer sa démence,

Vous préserver toujours de quelqu'affront nouveau?
Ah! le vertige danse autour de mon cerveau!

LA REINE.

Par votre art souverain qu'un prodige s'opère;
Après avoir sauvé l'enfant, sauvez le père,
Et tout ce que mon cœur contient d'affection
S'épanchera sur vous en bénédiction.
Ecoutez la pitié dont votre âme est remplie;
Voyez! c'est à genoux que je vous en supplie.

STRUENSÉE.

C'en est trop! devant moi vous abaisser ainsi!
Levez-vous! levez-vous, reine. — Il vivra.

LA REINE.

Merci.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

On entend au dehors la fin d'une polonaise. Des masques vont et viennent dans la galerie du fond.

KELLER (regardant dans la salle de bal).

Ils s'arrêtent! enfin, la musique s'est tue.

Entre **RANTZAU** en costume de magicien.

RANTZAU.

Etes-vous déguisé cette nuit en statue
Pour faire vis-à-vis à la femme de Loth?
Je me mets à l'écart du bruit, et c'est mon lot;
Un vieillard joue au bal un triste personnage.
Mais si la solitude est permise à mon âge,
Au vôtre, colonel, elle est une noirceur
Tant qu'une seule dame est veuve de danseur.
Je ne dis point cela par esprit de famille;
Tout un essaim autour de ma nièce fourmille,
Et, — je vous en préviens, car les absents ont tort, —
Avec le comte, Emmy paraît s'amuser fort.

KELLER.

Vraiment?

RANTZAU.

Ensemble ils ont dansé la polonaise;
Le comte est radieux.

KELLER.

A son aise ! à son aise !
Qu'il triomphe aujourd'hui, demain j'aurai mon tour.

RANTZAU.

Demain?

KELLER.

Demain. Je puis vous parler sans détour,
Car votre aversion pour le comte est ouverte ;
Apprenez donc qu'il est à deux doigts de sa perte.

RANTZAU.

Que dites-vous?

KELLER.

Voici l'ordre de l'arrêter.

RANTZAU.

Que vois-je?

KELLER.

Et, de ce pas, je cours l'exécuter.

RANTZAU.

Cette écriture m'est connue. Ah ! la couleuvre
A peine de retour s'est déjà mise à l'œuvre.

KELLER.

Qu'en pensez-vous, cousin ? A présent, vous voyez ;
Mes instants pouvaient-ils être mieux employés?

RANTZAU.

Oui, oui ! car vous servez une cabale injuste;
Vous êtes l'instrument qu'une intrigante ajuste

Afin de consommer l'odieux attentat
Qui livre entre ses mains les rênes de l'Etat.
Songez-y bien, avant d'accepter votre rôle ;
Nous la verrons alors, régente sans contrôle,
Disposer à son gré des titres, des emplois,
Et, sans règle érigeant ses caprices en lois,
Substituer au sceptre un fuseau de matrone.

KELLER.

Vous prêchez votre saint comme elle sa patronne,
Cousin ; mais pour ma part. je vous en avertis,
Je ne me mêle en rien aux luttes des partis,
Et lorsque j'aurai fait mon devoir, peu m'importe
Que la reine Julie ou le conseil l'emporte.

RANTZAU.

Mais vous seriez moins prompt peut-être, colonel,
Si vous étiez exempt d'intérêt personnel,
Et vous précipitez un dénoûment sinistre
Beaucoup moins pour hâter la chute d'un ministre
Que pour vous délivrer d'un rival importun.

KELLER.

Eh bien ! soit. Le ministre et le rival sont un.

RANTZAU.

Ecoutez-moi, Keller : notre jeune parente
Ne sera pas au sort du comte indifférente.
Quand, suivant le mandat qu'à vos soins on commet,
Vous viendrez de porter à l'homme qu'elle aimait
Une atteinte funeste et peut-être mortelle,
De quel front pourrez-vous paraître devant-elle?
Pensez-vous que ce soit, pour obtenir sa main,
Le meilleur, le plus court et le plus sûr chemin ?

KELLER.

En ce cas, si j'en crois votre prudence experte,
Je devrais m'efforcer de conjurer sa perte?
Cousin, je vous le dis sans prendre de biais,
Vous m'offrez de jouer le rôle d'un niais.

RANTZAU.

Vous vous trompez, Keller; mais j'empêche peut-être
Que vous en jouiez un pire, celui d'un traître.

KELLER.

Cousin!

RANTZAU.

Livrer le trône au prince Frédéric
Est une trahison; c'est un crime public,
Et, si le malheur veut qu'un jour il s'accomplisse,
Notre maison du moins n'en sera pas complice;
Car il dépend de vous de choisir un moyen
Qui vous laisse à la fois soldat et citoyen.

KELLER.

Parlez.

RANTZAU.

Pour déjouer leur complot homicide,
Si j'avertis le comte et si je le décide
A quitter le pays sans attendre l'arrêt,
S'il s'exile, s'il part, enfin s'il disparaît,
— Nous ne souhaitons pas sa mort, mais sa défaite, —
Que nous faut-il de plus? et s'il tombe du faîte,
Vous pourrez à loisir profiter d'un départ
Auquel nul ne saura que vous avez eu part.

KELLER.

Mais malgré vos avis s'il reste, et, dans l'entr'acte,
S'il survient par hasard que le roi se rétracte ?

RANTZAU.

Je vous demande une heure, une heure seulement
Pour le déterminer, sous la foi du serment,
A s'éloigner. Keller, est-ce donc trop d'une heure
Pour rendre saisissable un espoir qui vous leurre?
Est-ce trop pour sauver un homme de la mort
Et pour vous épargner un éternel remord ?

KELLER

Non, sans doute. Ecoutez; en loyal adversaire,
Je ne fais point le mal qui n'est pas nécessaire.
Je dois me rendre, avant l'événement final,
Aux casernes d'abord, ensuite à l'arsenal.
En de pareils apprêts une heure passe vite.
D'ici là, s'il advient que le ministre évite
A temps la catastrophe et s'échappe, tant mieux ;
Je lui livre passage et je ferme les yeux,
Mais qu'il ne tarde pas une seule minute,
Ou je ne réponds plus de rien, et j'exécute
Les ordres qu'en entrant dans le bal j'ai reçus.

RANTZAU.

A la bonne heure.

KELLER.

Adieu. Réglez-vous là-dessus.

(Il sort. Rantzau le reconduit jusqu'au fond. — Entre la **REINE** masquée, donnant le bras à **STRUENSÉE**.)

STRUENSÉE.

Ne vous effrayez point de cette léthargie ;
Le repos lui rendra bientôt son énergie ;
Soyez sûre, madame...

LA REINE.

Oh ! je n'ai plus d'ennui
Dès l'instant où je sais que vous veillez sur lui.

STRUENSÉE.

Reposez-vous sur moi sans crainte ni réserve.

LA REINE, apercevant Rantzau qui a mis son masque.

Séparons-nous, monsieur le comte ; on nous observe.

(La Reine se dirige vers la salle du bal, Struensée vers l'appartement du Roi ; Rantzau redescend vivement la scène.)

RANTZAU.

Deux mots.

STRUENSÉE.

Quatre, pourvu qu'ils ne soient pas trop longs.

RANTZAU.

Qu'importe ? si vos jours en dépendent.

(La Reine s'arrête et écoute.)

STRUENSÉE.

Allons !
Le début nous promet une intrigue fantasque,
Achève sans retard ; je t'écoute, beau masque.

RANTZAU.

Un piège est sous vos pas, comte.

LA REINE, à part.

Qu'ai-je entendu?

STRUENSÉE.

Un piège? je frémis... pour ceux qui l'ont tendu.

RANTZAU.

A moins de prévenir le danger par la fuite,
Vous serez arrêté cette nuit même.

STRUENSÉE.

Ensuite?

RANTZAU.

Laissez-moi me flatter que je n'ai pas en vain
Tenté de détourner...

STRUENSÉE.

J'ignore, cher devin,
Qui t'a commis le soin de m'envoyer au large.
Je sais qu'à bien des gens ma présence est à charge;
Mais un bon oiseleur cache mieux ses appâts;
La ruse est maladroite.

RANTZAU, se démasquant.

Un Rantzau ne ment pas!

STRUENSÉE.

Vous!? un Rantzau du moins peut trouver légitime
Qu'on ne défère point aux ordres qu'il intime
Et qu'on ne cède pas une place au soleil
Pour l'unique plaisir de suivre son conseil.

RANTZAU.

Ce matin vous vouliez quitter le ministère.

STRUENSÉE.

Ce matin ma retraite eût été volontaire.

RANTZAU.

Votre propre salut et le bien de l'Etat
Mènent, en sens contraire, au même résultat,
Et l'effort est égal des deux côtés.

STRUENSÉE.

Non certe;
Quand on remet un poste, est-ce que l'on déserte?

RANTZAU.

Mais songez qu'il vous reste une heure tout au plus...

STRUENSÉE.

J'attendrai. Laissons là des discours superflus.
Je vous sais fort bon gré d'un intérêt si tendre;
Mais puisque j'attends, moi, vous pouvez bien attendre.
Adieu.

(Il entre chez le roi.)

RANTZAU.

Rien ne prévaut sur tes soupçons étroits;
Tombe, orgueilleux!

LA REINE.

Monsieur le comte, je vous crois.

RANTZAU.

La reine!

LA REINE.

J'étais là, j'ai tout entendu. Comte,
Un piége est sous ses pas, un péril qu'il affronte;
Vous l'avez dit.

RANTZAU.

Madame.....

LA REINE.

Oh ! je vous crois. Eh bien !
Achevez de m'instruire et ne me taisez rien :
D'où part le coup ? d'où vient le danger qu'il ignore ?

RANTZAU.

La reine Julie est arrivée.

LA REINE.

Elle encore !
Mais enfin, qu'oseraient tenter ses ennemis ?
Que lui reproche-t-on ? quel crime a-t-il commis ?

RANTZAU.

Aucun, madame, et c'est là ce qui m'épouvante ;
Quand il n'existe point de crime, on en invente,
Et l'accusation gonflera son dossier
De mensonges puisés dans un pamphlet grossier.

LA REINE.

Je sais.

RANTZAU.

Et quoi ?

LA REINE.

Je sais. Mais de cette œuvre immonde
Personne ne peut croire un mot, personne au monde ;
Quand nous la flétrirons, nous serons entendus.

RANTZAU.

Prouvez donc l'innocence à des juges vendus !

LA REINE.

O mensonges des cours ! ô trompeuses images !
On m'appelle la reine, on m'entoure d'hommages,
Et quand d'un innocent les jours sont menacés,
Voilà que je ne suis plus souveraine assez
Pour user de mon droit de grâce et de clémence.
C'est impossible ! non, nous sommes en démence ;
Monsieur le comte, il faut chercher, il faut trouver
Un moyen, si hardi qu'il soit, et le sauver.

RANTZAU.

Il en est un, madame, un seul.

LA REINE.

Oh ! parlez vite.

RANTZAU.

Sous un déguisement auquel le bal invite,
Peut-être pourra-t-il échapper au danger,
Quitter la ville, fuir en pays étranger.

LA REINE.

Mais fuir, en supposant même qu'il y parvienne,
N'est-ce pas confirmer sa honte avec la mienne ?
N'est-ce pas avouer qu'une faute nous joint ?
Non, non, je le connais ; non, il ne fuira point.
Monsieur le comte, il doit rester quelqu'autre issue.

RANTZAU.

Ne vous y fiez pas, de peur d'être déçue.

LA REINE.

Ainsi, pour renverser une œuvre de géant
Et la précipiter dans un gouffre béant,
Pour souiller à jamais une noble existence,
Il suffira d'un mot, d'un bruit sans consistance,
Et rien n'effacera le stigmate infamant,
Rien ne viendra crier : Il ment, il ment, il ment !
Si vous saviez pourtant combien leur vil mensonge
Devient plus odieux encore, lorsqu'on songe
Aux efforts résolus que j'ai déjà tentés,
Aux extrêmes partis que j'avais inventés
Pour empêcher le mal de se donner carrière.
Je voulais entre nous placer une barrière ;
Ce matin, je l'avais de moi-même engagé.....

RANTZAU.

Madame, qu'avez-vous ?

LA REINE.

Ce que j'ai ? ce que j'ai ?

A elle-même.

Attendez ! attendez ! S'il l'aime, s'il l'épouse,
Si la reine y consent et n'en n'est point jalouse,
Dès lors, que reste-t-il ? rien, qu'un bruit controuvé.....
Il est sauvé, monsieur le comte, il est sauvé !

RANTZAU.

Ah ! madame, craignez de faire fausse route.

LA REINE.

Non, non ; je ne suis plus la femme qui redoute
De ne pouvoir briser quelques fils mal ourdis ;
Je suis la reine à qui tout cède, et je vous dis

Que, loin de s'exiler comme après une faute,
Il restera debout, debout et tête haute,
Et qu'il lui suffira de prononcer un mot
Pour réduire à néant leur perfide complot.
On vient. Laissez-moi seule aplanir notre voie ;
Au revoir, comte.

(Rantzau sort par le fond ; **EMMY** entre par le côté gauche.)

Emmy ! c'est le ciel qui l'envoie.

EMMY.

Madame.....

LA RÉINE.

Que viens-tu faire ici, chère enfant ?
Le climat de la fête est sans doute étouffant ?...

EMMY.

Madame, ignorez-vous seule ce qui se passe ?
La fête est suspendue ; on se parle à voix basse ;
Parmi les groupes règne une morne stupeur,
Et, je ne sais pourquoi, madame, mais j'ai peur.

LA REINE.

Calme-toi, mon enfant ; au milieu du tumulte
De la place publique, on peut craindre une insulte ;
Mais ici, n'as-tu pas assez de défenseurs ?
On ferait une armée avec tous tes danseurs.

EMMY.

Le bal sera bientôt désert ; on se retire,
Et parmi cent propos je viens d'entendre dire
Qu'à chaque coin de rue on braque des canons.

LA REINE.

A part.

Déjà!

Haut.

Ce n'est pas nous, Emmy, qui gouvernons.
Nous sommes à l'abri de toute violence.

EMMY.

C'est à lui qu'on en veut? au ministre?

LA REINE.

Silence!
Sois prudente. Personne encor n'en est instruit,
Mais c'est lui qui doit être arrêté cette nuit.

EMMY.

Arrêté! juste ciel! mais vous êtes la reine;
Vous ne permettrez pas, madame, qu'on l'entraîne.

LA REINE.

Ses ennemis ont tort, et je plains son malheur;
Mais mon autorité fléchit devant la leur;
Ils ont trompé le roi, le roi faible et crédule,
Qui cède aveuglément à quiconque l'adule.
Et d'ailleurs, convient-il que je prête mon nom
Aux débats irritants, au choc des partis? Non,
Non; laissons accomplir leur tâche par les hommes
Et n'allons pas mêler, naïves que nous sommes,
Nos instincts, nos penchants à leur travail profond,
Les fantômes qu'on rêve aux choses qui se font.

EMMY.

Vous tenterez au moins de conjurer sa perte?

LA REINE.

C'est tenter l'impossible. A quoi bon?

EMMY.

A part.

Calme, inerte,
Lorsqu'il touche peut-être au moment du trépas.....
Je m'étais abusée, elle ne l'aime pas!
Haut.
Pourquoi l'arrête-t-on, puisqu'il n'est pas coupable?
Il n'a fait aucun mal, il en est incapable;
Tout ce qu'on lui reproche est faux, je le soutiens.

LA REINE.

Sans doute, Emmy, sans doute; à mes yeux comme aux tiens.
Mais se demande-t-on, quand l'eau couvre la berge,
Quel mal a fait la digue au flot qui la submerge?
Le comte a mis un frein à d'antiques abus;
Aussi nos hobereaux, de préjugés imbus,
Font pleuvoir sur sa tête, au milieu des scandales,
Les pierres qu'il arrache à leurs tours féodales;
C'est l'éternel combat d'hier contre demain,
Le duel du papier contre le parchemin.
Seul et sans arme, à mille assauts il est en butte.
Etranger, né d'hier, en commençant la lutte,
Peut-être aurait-il dû moins présumer de lui
Et chercher à la cour un ferme et sûr appui;
Peut-être eût-il trouvé quelque souche robuste,
Quelque chêne assez fort pour protéger l'arbuste,
Et se fût-il acquis un peuple soupçonneux
En s'attachant au sol par de solides nœuds.

EMMY.

Mais ce qu'il n'a point fait, ne peut-il plus le faire?

LA REINE.

Sans doute ; seulement, à toi je m'en réfère,
Quelle femme oserait assez mettre en oubli
Le nom qu'un long amas d'aïeux ont ennobli,
Pour l'unir à celui d'un parvenu, d'un homme
Sans naissance?

EMMY.

Parmi celles que l'on renomme,
Quelle femme oserait se prétendre au niveau
Du faîte qu'a gravi seul cet homme nouveau?

LA REINE.

Ton estime pour lui, mon Dieu, je la partage ;
Mais peut-être qu'au rang tu tiendrais davantage,
S'il fallait que de toi son salut dépendît.

EMMY.

Non! je ferais, madame, ainsi que je l'ai dit.

LA REINE.

A moins que ton tuteur, entiché de noblesse,
N'usât de son pouvoir pour forcer ta faiblesse
A maintenir un nom fameux depuis mille ans
Et ne vînt tempérer tes généreux élans.

EMMY.

Mon cœur n'est pas soumis aux ordres qu'il intime.

LA REINE.

L'intérêt que t'inspire une noble victime
Serait assez puissant pour te faire braver?...

EMMY.

Je braverais le monde entier pour le sauver.

LA REINE, la baisant au front.

Chère enfant ! combien j'aime à voir ta grandeur d'âme !
Silence ! le voici.

EMMY.

Je rentre au bal, madame.

(Elle sort vivement.)

STRUENSÉE entre.

LA REINE.

Comte...

STRUENSÉE.

Soyez tranquille ; une longue torpeur.....

LA REINE.

Ah ! ce n'est plus pour lui, c'est pour vous que j'ai peur.

STRUENSÉE.

Pour moi ?

LA REINE.

Vous devez être arrêté ce soir même.

STRUENSÉE.

J'entends. Rantzau vous a conté son stratagème.

LA REINE.

Rantzau, soyez-en sûr, m'a dit la vérité.
J'ai souci comme vous de votre dignité,

Comte; ne fuyez pas, quand il vous le conseille,
J'y consens; mais au moins ne fermez pas l'oreille.
Mieux vaut trembler à tort qu'être pris en défaut.

STRUENSÉE.

Madame.....

LA REINE.

A grands devoirs, grandes vertus. Il faut...
Ecoutez-moi; vos jours, vous me l'avez dit, comte,
M'appartiennent; je puis en disposer; j'y compte.
Pour la seconde fois j'ose vous en prier,
Il faut.....

STRUENSÉE.

Parlez, madame.

LA REINE.

Il faut vous marier.

STRUENSÉE.

Quoi! c'est ainsi qu'au mal vous voulez que j'obvie?
Vous m'arrachez le cœur pour épargner ma vie!
Au lieu d'être indulgente ou cruelle à demi,
Que ne me traitez-vous, madame, en ennemi?
De mes persécuteurs que n'êtes-vous l'émule!
Eux du moins finiront mes tourments sans scrupule;
Eux du moins n'auront pas la barbare pitié
De ne me laisser vivre ou mourir qu'à moitié.

LA REINE.

Comte, souvenez-vous du pacte qui vous lie.

STRUENSÉE.

Puis-je m'en souvenir, madame, si j'oublie
Comment, dans quel moment, ce pacte se conclut ?

LA REINE.

Eh bien ! repoussez donc votre propre salut.
Je n'exige plus rien pour vous, mais pour moi-même;
Souvenons-nous tous deux.

STRUENSÉE.

Madame.....

LA REINE.

Je vous aime.

STRUENSÉE.

Ciel !

LA REINE.

Adieu pour jamais. Vous tiendrez votre foi,
Vous serez généreux ; sauvez-moi ! sauvez-moi !

STRUENSÉE.

On vient.

Entrent **MARIE JULIE, GULDBERG, SEIGNEURS** et **DAMES, MASQUES.**

(La reine remet son masque et s'éloigne rapidement de Struensée. La reine Marie-Julie aperçoit ce mouvement.)

GULDBERG.

Dies iræ. La fête est monotone
Comme un enterrement.

LA REINE JULIE.

Faut-il qu'on s'en étonne?
La reine, que partout je cherche vainement,
Nous en fait regretter le plus bel ornement.

GULDBERG.

Et puis aussi, madame, on s'étouffe, on suffoque.
Chacun de nous longtemps a soufflé comme un phoque
Et derrière le masque abrité ses lazzis;
Nous étions gais alors, très gais, mais cramoisis.
L'hygiène l'emporte; adieu la mascarade.
Plus de propos en l'air, d'intrigue, d'algarade;
Nous étions à l'envers, nous sommes à l'endroit;
Il fait trop chaud, voilà pourquoi le bal est froid.

STRUENSÉE, à part.

Quels éclats! comme ils font assaut de facéties!
Ah! Rantzau, je commence à croire aux prophéties.

LA REINE JULIE.

Mais le masque, messieurs, qui sert de paravent,
Sous l'intrigue de bal en abrite souvent
Une autre.....

(La reine se démasque.)

Vous ici, madame? je regrette
De vous faire subir ma présence indiscrète!
Mais votre isolement pour nous est peu flatteur.....
Pardon, je n'avais pas vu monsieur le docteur.

(Au groupe qui l'entoure.)

C'est une solitude à deux, un tête-à-tête.

STRUENSÉE.

Nous ne sommes pas seuls étrangers à la fête;

Car votre fils y manque et bien plus tristement.
N'est-elle pas au seuil de son appartement
Où le lien commun du devoir les enchaîne,
La place du docteur et celle de la reine?

LA REINE JULIE.

Ah! c'est juste; le roi souffre; pauvre Christian!
Et surtout, m'a-t-on dit, surtout depuis un an.

STRUENSÉE.

Depuis un an, madame? autant qu'il m'en souvienne,
Son mal est d'origine encore plus ancienne;
On le fait remonter au temps ou, m'a-t-on dit,
Le prince royal but un breuvage maudit.

GULDBERG.

C'est un conte.

STRUENSÉE.

Les faits m'a-t-on dit, sont notoires.

GULDBERG.

Une vieille légende!

LA REINE JULIE.

Une de ces histoires
Que les nourrices font, en tournant leur fuseau,
Pour endormir le soir leurs enfants au berceau.

STRUENSÉE.

Je vous crois; en effet, madame, l'inventrice
De cette histoire fut une pauvre nourrice
Qui, même, y parsema des détails à foison
Et désigna la main qui versa le poison.

LA REINE JULIE.

Guldberg, le colonel est bien lent.

GULDBERG.

Patience,
Madame; c'est qu'il fait la chose en conscience.

RANTZAU entre avec **EMMY.**

RANTZAU, à la reine.

Madame, espérez-vous encore le sauver?

LA REINE.

J'ai commencé mon œuvre et je vais l'achever.
Ne vous éloignez point sans que je vous révèle,
Messieurs, une importante, une heureuse nouvelle :
Le ministre, malgré ses services, malgré
Le rang qu'il a conquis de degrés en degré,
Etant notre sujet beaucoup moins que notre hôte,
Ose ambitionner une gloire plus haute,
Un titre sans lequel les autres ne sont rien ;
Il prétend s'élever au rang de citoyen,
Et, danois par le cœur, il choisit pour patrie
Cette terre qu'il aime avec idolâtrie.

RANTZAU.

Parmi tout l'univers un grand homme est chez lui,
Comte ; et je suis heureux de pouvoir aujourd'hui
Vous saluer du nom de mon compatriote.

GULDBERG.

Le plaisir est égal pour tous.

RANTZAU, entre les dents.

Iscariote !

GULDBERG, à la reine Julie.

Kelller arrive.

LA REINE JULIE.

Enfin !

KELLER, à Rantzau.

Me voici ; j'ai tenu
Ma promesse, cousin, et le terme est venu.

RANTZAU.

Attendez un moment, un seul moment encore.

LA REINE.

Votre rapprochement tous les deux vous honore ;
Je le rendrai durable en y mettant un sceau
Avec effort.
Digne de vous : monsieur le comte de Rantzau,
Je vous demande au nom du comte Struensée
— Et ma tâche à présent est devenue aisée —
De lui donner la main de votre nièce Emmy.

KELLER.

C'en est trop !

RANTZAU.

Arrêtez ! Sort deux fois ennemi,
C'est elle qui le perd !

EMMY.

O ma noble maîtresse,
Merci, merci !

STRUENSÉE, à la reine.

Prenez pitié de ma détresse,
Madame; le salut à ce prix acheté,
C'est un crime; c'est pis, c'est une lâcheté.

LA REINE, à part.

J'ai vidé jusqu'au fond la coupe d'amertume.

RANTZAU.

Majesté, les Rantzau dès longtemps ont coutume,
Pour conserver intact leur antique blason,
D'entrer dans des maisons dignes de leur maison.
Je me dois à moi-même et je dois à ma race
De suivre pas à pas leur exemple à la trace;
Noblesse oblige.

LA REINE.

Oui; noblesse, je le sais,
Impose des devoirs... rigoureux à l'excès,
Et l'un des plus sacrés dans les maisons loyales,
C'est la soumission aux volontés royales.
L'éclat de votre nom, vos titres, votre rang,
Ne rendent pas l'oubli du respect moins flagrant,
Et, fût-il d'une race illustre, ancienne et belle,
Un Rantzau révolté n'est qu'un sujet rebelle.
Aux préjugés de caste, Emmy, j'ai résisté;
Mais le cœur a des droits qu'aucune majesté,
Si haute qu'elle soit, n'est maîtresse d'enfeindre.
Parle donc à présent, parle sans te contraindre;
Entre ton oncle et moi juge en dernier ressort.
C'est en tes seules mains que repose ton sort;
Interroge ton cœur, et décide, et prononce.

GULDBERG, à Keller.

Eh bien ! qu'attendez-vous, colonel?

KELLER.

Sa réponse.

EMMY.

Ah ! pourrais-je être ingrate envers tant de bonté?
Je n'ai d'autre désir que votre volonté,
Madame ; disposez de moi, me voici prête.

KELLER.

Monsieur le comte, au nom du roi, je vous arrête.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

La reine **JULIE** entre par le fond suivie d'un **OFFICIER** et de deux soldats.

LA REINE JULIE.

Placez vos hommes là, contre cette paroi,
Et ne laissez personne arriver jusqu'au roi.

GULDBERG entre par la gauche.

Eh bien ! Guldberg ?

GULDBERG.

La cour en ce moment s'assemble.

LA REINE JULIE.

Que peut-on augurer ?...

GULDBERG.

L'accusation semble
Trop vague, quant au fait de haute trahison ;
Mais pour lui mériter l'exil ou la prison,
Le reste est suffisant ; nous atteindrons sans peine
Le ministre à défaut de l'amant de la reine.

LA REINE JULIE.

L'exil ? on en revient ; la prison ? l'on en sort.
Il n'est qu'une prison certaine, c'est la mort.
La cour, m'avez-vous dit, est pourtant composée
Des ennemis les plus ardents de Struensée.

GULDBERG.

Mes collègues d'hier, les anciens conseillers,
Qui prenaient leurs fauteuils pour autant d'oreillers,
Et qui ne dorment plus depuis que leur parole
Ne vient plus les bercer l'un l'autre à tour de rôle.
Mais dans le nombre il est de vertueux Catons
Qui n'oseraient risquer un seul pas à tâtons,
Et ceux-là s'abstiendront si on ne les régale
De l'apparence au moins d'une enquête légale.
Il faudrait, pour gagner ces esprits timorés,
Des preuves, des témoins, des faits...

LA REINE JULIE.

Vous en aurez !

GULDBERG.

Je me rassure alors ; mais à moins d'un prodige,
Quels indices nouveaux ?...

LA REINE JULIE.

Vous en aurez, vous dis-je.
Laissez-moi le loisir d'y songer un moment.

GULDBERG.

Oh ! je n'ai pas besoin de quand ni de comment ;
Car depuis que j'ai vu précipiter du faîte
Le favori brisé dans une nuit de fête,
Faire échec à la reine et, pour tableau final,
Transformer le palais en grave tribunal
Où l'aveugle Thémis va rendre ses oracles,
Moi qui ne crois à rien, je crois presque aux miracles.

LA REINE JULIE, voyant entrer la Reine.

J'en veux essayer un, tout à fait convaincant.
Allez! et reprenez votre siège vacant.

Elle s'assied et écrit. — Guldberg sort. **LA REINE** quitte son appartement et se dirige vers celui du roi; l'officier lui barre le passage.

LA REINE.

Je veux parler au roi.

L'OFFICIER.

Le roi n'est pas visible.

LA REINE.

Je suis reine et veux voir mon époux.

L'OFFICIER.

Impossible,
Madame ; la consigne est formelle.

(La reine s'avance vers la reine Julie; l'officier se retire.)

LA REINE.

Est-ce vous,
Madame, qui prenez ces mille soins jaloux
Pour m'empêcher de faire un pas, un geste, un signe,
Sans m'informer d'abord si telle est la consigne?
Je suis gardée à vue au sein de mon palais,
Captive! achevez donc votre œuvre sans délais,
Madame ; accusez-moi du moins sans subterfuge ;
Qu'on assemble un conseil de rois, et qu'on me juge.

LA REINE JULIE.

Pouvez-vous méconnaître ainsi des procédés
Que l'intérêt du roi nous a seul commandés?

Où donc est le géôlier qui vous tient prisonnière ?
Songe-t-on à vous nuire ? en aucune manière ;
Mais la santé du roi, qui nous est chère à tous,
Son repos nous prescrit ces mille soins jaloux.

LA REINE.

De vos attentions je ne suis point la dupe,
Si la santé du roi, madame, vous occupe,
Pourquoi de sa personne avez-vous éloigné
Celui-là même qui, sans cesse, l'a soigné,
Son premier médecin ?...

LA REINE JULIE.

Soyez plus équitable,
Madame ; sa disgrâce était inévitable
Sans que je fisse rien pour le mettre à l'écart.
Que ne se bornait-il à pratiquer son art ?
Est-ce donc moi qui l'ai tiré de son orbite,
Qui l'ai fait graviter dans la sphère où j'habite
Au-dessus du sentier tracé par son devoir ;
Moi qui l'ai fait planer dans les airs, sans prévoir
Que le nouvel Icare étant un pauvre sire,
Un seul rayon fondrait ses attaches de cire ?
Enfin, s'il est coupable, est-ce par mon concours,
Et puis-je du procès interrompre le cours ?

LA REINE.

Non ; quand la foudre éclate, accuse-t-on la nue
De l'avoir en ses flancs couvée et contenue ?
Dans l'ombre le poignard frappe ; le fer subtil
Est criminel, mais non le bras ; et le fût-il,
La tête ne l'est point ; la tête qui s'en vante
Echappe au reproche, et, tantôt une servante,

Tantôt un tribunal à l'avance assoupli
Portent seuls tout le poids du forfait accompli.

LA REINE JULIE.

Madame, oubliez-vous que ce tribunal compte
Les plus grands noms parmi ses membres? et le comte
N'aura-t-il pas été condamné par ses pairs?

LA REINE.

Condamné?

LA REINE JULIE.

C'est l'avis de magistrats experts.

LA REINE.

Dites, dites plutôt qu'à cette cour vendue
La sentence est dictée avant d'être rendue.

LA REINE JULIE.

Le comte est convaincu de lèse-majesté;
Par de nombreux témoins son crime est attesté;
L'évidence, dit-on, est tellement palpable
Qu'on s'étonne de voir encore le coupable
Retarder ses aveux, refuser à ce prix
De se concilier peut-être les esprits.

LA REINE.

Voulez-vous donc qu'il mente et qu'il se calomnie?

LA REINE JULIE.

Préférez-vous pour lui la torture, s'il nie?

LA REINE.

Vous savez comme moi qu'il l'a fait abolir.

LA REINE JULIE.

Oui ; mais je sais aussi qu'on peut la rétablir.

LA REINE.

La torture ! non, non ;... ce serait trop infâme !
Briser le corps après avoir déchiré l'âme !
Si sa faute est prouvée, eh bien ! punissez-la
Par l'exil, la prison, tout, excepté cela.

LA REINE JULIE.

Je doute que l'arrêt du tribunal s'accorde
Avec celui que rend votre miséricorde ;
Qu'il parle ou qu'on s'en tienne au dire des témoins,
C'est la mort qui l'attend, à moins.....

LA REINE.

La mort !

LA REINE JULIE.

A moins
Que, dans son intérêt, vous n'en veniez à faire
Spontanément l'aveu que lui-même diffère ;
Le supplice par là pourrait être écarté.

LA REINE.

Expliquez-vous, madame, avec plus de clarté ;
Car je vous l'avoûrai, depuis le temps que dure
Leur longue instruction, leur lente procédure,
Le passé, le présent, ce que les autres font
Et ce que je fais, tout se mêle et se confond.
Madame, vous voyez qu'il serait bien facile
De pousser vers le mal mon esprit qui vacille ;
Mais ce serait un crime, horrible à pressentir,
Que n'effaceraient pas mille ans de repentir.

LA REINE JULIE.

Le temps presse, écoutez; et soyez-en bien sûre,
Le comte doit tomber, mais tomber sans blessure;
Cela dépend de vous et tout peut s'arranger.
Vous fuirez l'un et l'autre en pays étranger,
Là-bas, en Allemagne, ou bien chez votre frère,
N'importe; je n'y mets pas d'obstacle, au contraire;
Je veillerai moi-même à votre sûreté.

LA REINE.

Nous fuirons! et comment? puisqu'il est arrêté.

LA REINE JULIE.

Signez! un mot de vous le soustrait au supplice.
Ecrivez! il devient alors votre complice,
Et l'arrêt n'osant pas s'élever jusqu'à vous,
Puisque vous êtes libre il faut qu'il soit absous.

LA REINE.

Le pamphlet! Dieu! mais c'est une action si noire
Que le tribunal même à peine y pourrait croire.
Et je me chargerais d'un mensonge si bas!
N'y comptez point, madame.

LA REINE JULIE.

Oh! je n'insiste pas.

LA REINE.

Mais c'est mon déshonneur que cette signature.

LA REINE JULIE.

Savez-vous ce que c'est, dites, que la torture?

LA REINE.

Taisez-vous ! taisez-vous ! assez, madame, assez.

LA REINE JULIE.

Contre mille tourments l'un sur l'autre amassés,
La résolution la plus ferme s'émousse,
Et la mort semble alors une faveur si douce
Que le supplicié confesse en frémissant
Un crime dont il est quelquefois innocent.

LA REINE.

Grâce ! n'ajoutez plus un mot ; je me résigne,
Madame ; je consens à tout ; voyez, je signe ;
Un moment de relâche, et puis, je me soumets.
Eh bien ! non ; eh bien ! non ; je ne pourrai jamais !
Non, je n'écrirai pas ; j'y suis bien décidée.
Et tenez ! il me vient à présent une idée :
Peut-être voulez-vous, en m'offrant votre appui,
Non pas le délivrer, mais me perdre avec lui.
Madame, jurez-moi que vous êtes sincère,
Que l'aveu de ma honte est vraiment nécessaire
Pour arracher le comte au malheur qui l'attend,
Et je n'hésite plus, et je signe à l'instant.

RANTZAU entre par la gauche.

Ah !... monsieur de Rantzau, vous quittez l'audience ;
Vous pouvez mettre un terme à mon impatience.
Qu'ont-ils résolu ?

RANTZAU.

Rien encore ; l'accusé
A leur répondre s'est jusqu'ici refusé.

LA REINE.

Noble cœur!

RANTZAU.

Contre lui, le grand-fiscal réclame
La torture.

LA REINE.

Grand Dieu!

LA REINE JULIE.

Qu'en dites-vous, madame?

LA REINE.

Mais les juges?

RANTZAU.

La cour entière a consenti;
J'étais seul contre tous; alors, je suis sorti
Pour supplier le roi, s'il en est temps encore...

LA REINE JULIE.

Que décidez-vous?

LA REINE.

Moi?... moi?... je me déshonore.
J'ai signé.

(Elle sort.)

LA REINE JULIE.

Son nom... là... c'est bien son nom... oui, oui...
Jamais il ne me fut aussi cher qu'aujourd'hui.
Capitaine, au fiscal remettez ce message.

RANTZAU.

Depuis quand des soldats barrent-ils le passage
Lorsqu'un Rantzau se rend chez son roi? depuis quand,
Madame, garde-t-on le palais comme un camp?

LA REINE JULIE.

Depuis qu'à chaque pas le roi rencontre un piège;
Croyez-moi; retournez occuper votre siège;
Votre place est là.

RANTZAU.

Soit; quand j'aurai protesté
Contre le grand-fiscal devant Sa Majesté.

LA REINE JULIE.

La démarche serait désormais superflue;
Sur le coupable il n'est plus besoin qu'on influe,
Le crime est avéré, la reine est en aveu,
L'arrêt de mort sera bientôt rendu.
EMMY entre par le fond.

EMMY.

Grand Dieu!

RANTZAU.

Je cours alors, je cours raffermir son courage,
Et dussé-je à moi seul tenir tête à l'orage,
Je l'essaîrai du moins.

(Il sort.)

EMMY.

L'ai-je bien entendu?
L'arrêt, avez-vous dit, sera bientôt rendu?

LA REINE JULIE.

Oui ; je puis devant vous et devant tout le monde
Laisser voir à la fin le bonheur qui m'inonde.
Je viens de vous venger, Emmy. Votre inconstant
Pour seule amante aura la mort dans un instant.
Vous frémissez ?

EMMY.

Madame...

LA REINE JULIE.

Enfant, quelle démence !
Croyez-vous que l'ingrat soit digne de clémence ?
Lui gardez-vous encore un reste de pitié ?
Songez qu'avec la reine il était de moitié
Dans cette manœuvre où, par crainte du scandale,
Ils ont pris votre main pour sortir du dédale
Et vous ont obligée à leur dire merci.

EMMY.

Je le sais, je le sais.

LA REINE JULIE.

Et savez-vous aussi
Qu'elle avait méconnu tous ses devoirs d'épouse ?

EMMY.

Peut-on tromper les yeux d'une amante jalouse ?
Je le savais ; voilà longtemps que je le sais.

LA REINE JULIE.

Vous le saviez ! Jugez alors si leurs excès
Dont mon enfant et vous auriez été victimes
N'excitent pas en moi des transports légitimes !

Vous le saviez ! comment le saviez-vous ? parlez.
Peut-être quelques faits sont encore voilés ;
Quelle preuve avez-vous de leur intrigue vile ?

EMMY.

Une preuve ? mon Dieu ! madame, j'en ai mille.

LA REINE JULIE.

Se peut-il ? Ecoutez... déjà le tribunal
Connaît de point en point leur complot infernal ;
Mais il existe encore un juge que son titre
Investit des pouvoirs de souverain arbitre
Et qui, sans se borner aux actes accomplis,
Des cœurs peut consulter les plus secrets replis ;
C'est l'époux outragé qui, dans sa raison haute,
Mieux que personne estime où commence la faute.

EMMY.

Le roi ?

LA REINE JULIE.

Le roi.

EMMY.

A part — Haut.
Dieu ! quel espoir ! — Vous dites vrai ;
Que le roi m'interroge, et je lui répondrai.

LA REINE JULIE.

Venez ! et, complétant nos recherches premières,
Versez dans son esprit de nouvelles lumières ;
Portez les derniers coups, et que votre secours
A la bonté du roi leur ferme tout recours.

(Aux gardes.)

Laissez passer.

Emmy se rend chez le roi. — Entre **GULDBERG.**

LA REINE JULIE.

Guldberg, où courez-vous ?

GULDBERG.

Victoire !

LA REINE JULIE.

Comdamné ?

GULDBERG.

Condamné. Pour rendre exécutoire
La sentence de mort, rien ne manque, sinon
L'assentiment du roi.

LA REINE JULIE.

C'est-à-dire son nom.
Vous l'aurez ! Qu'ai-je lu ? le tribunal décrète,
Que l'exécution pour demeurer secrète,
Aura lieu dans la cour du palais.

GULDBERG.

Dès ce soir,
Pour qu'en grâce il n'ait pas le temps de se pourvoir.

LA REINE JULIE.

Ah ! c'est bien ! une mort sans éclat ni bravoure.

GULDBERG.

Le voici : qu'à longs traits votre haine savoure
Le plaisir de le voir frémir à votre aspect.

LA REINE JULIE.

Non, Guldberg ; le malheur a des droits au respect.
Je me retire ; allez.

(Elle sort, Guldberg entre chez le roi.)

Entrent : **STRUENSÉE, RANTZAU, KELLER, JUGES, GARDES.**

STRUENSÉE.

Messieurs, l'heure est venue
Où je puis vous parler enfin sans retenue;
Je suis maître de moi, n'ayez point de frayeur.
Vers vous-mêmes tournez votre œil intérieur
Et que chacun de vous, comme il l'entend, décide
Quelle part lui revient dans votre œuvre homicide;
L'un trahit, l'autre juge, un troisième consent;
De la faiblesse au crime il n'est qu'un pas glissant
Dont la mesure échappe à notre clairvoyance.
Jugez-vous ! je vous livre à votre conscience.

Les juges font un mouvement pour se retirer. Struensée reprend :

Ecoutez-moi, messieurs. Trois complices, un jour,
Prirent part à la mort d'un juste et, tour à tour,
L'un, son disciple, à prix d'argent s'en fut le vendre;
L'autre le condamna sans qu'il pût se défendre,
Et le troisième dit : Soit ! voici l'innocent,
Je m'en lave les mains, les mains pures de sang.
Dénoncé par le traître aux fureurs de la tourbe,
Jugé par le cruel et livré par le fourbe,
Il mourut en prophète, en martyr, en héros;
Il mourut, en priant le ciel pour ses bourreaux
Et, souriant, du haut de son gibet immonde
Il étendit les bras pour étreindre le monde.
Ecoutez à présent, messieurs, quel fut le sort
Des trois persécuteurs et quelle fut leur mort.
Pour racheter le sang qu'il venait de répandre,
Dans le champ d'un potier le traître alla se pendre;
Le juge tortueux, le magistrat pervers
Mourut, honteusement dévoré par les vers;

Le lâche enfin — notez ceci, messieurs — le lâche,
Proscrit et fugitif, assailli sans relâche,
Dans le linceul des flots s'ensevelit vivant,
Et n'eut pas de repos même en son lit mouvant.
Or, juges sans droiture et sans miséricorde,
Savez-vous de quels fils était faite la corde
Où Judas se pendit, quels monstres acharnés
Se ruaient sur Hérode, et quels flots déchaînés
A Pilate égaré fermèrent tout refuge
Et bondirent vers lui comme au temps du déluge ?
Tout cela n'a qu'un nom et s'appelle remords.
Pour un coup, je vous rends des millions de morts;
Vous êtes condamés! je lève l'audience
Et vous livre, messieurs, à votre conscience.
Maintenant, vous pouvez vous retirer. J'ai dit.

(Les juges s'éloignent.)

KELLER.

A ceux qui vont mourir on laisse tout crédit
D'accomplir librement leurs souhaits légitimes.

STRUENSÉE.

Eh bien ! donc, m'appuyant sur le droit des victimes,
Pour ne point me plier même sur l'échafaud,
Je demande à mourir debout et le front haut,
Comme un soldat frappé sur le champ de bataille.
Accordez-moi la mort qui convient à ma taille
Et cédez-moi l'honneur de commander le feu ;
Voilà mon seul désir, voilà mon dernier vœu ;
Considérez s'il est possible qu'on l'agrée.

KELLER.

Comte, la volonté des mourants est sacrée.

(Guldberg sort de l'appartement du roi, remet la sentence à Keller et se retire.)

RANTZAU.

Struensée ?

STRUENSÉE.

Une voix ne m'a point condamné;
Merci, comte; aussitôt, je vous ai deviné.

RANTZAU.

J'ai lutté contre vous en loyal adversaire;
Mais ma vieille amitié n'en est pas moins sincère,
Et mon regret le plus amer, le plus cuisant,
C'est que vous en ayez douté jusqu'à présent.
Je vous ai vu tenter une entreprise immense
Au point qu'elle touchait de près à la démence;
Je vous l'ai toujours dit : l'abîme était au bout.

STRUENSÉE.

Qu'importe ? maintenant l'édifice est debout;
Doit-on s'inquiéter plus longtemps du manœuvre ?
Je ne meurs qu'à moitié, je survis dans mon œuvre.
C'est la loi de ce monde où rien ne se détruit;
La fleur tombe, il est vrai, mais en laissant un fruit.
Pareil au soldat grec que nous vante l'histoire,
Avant de succomber j'annonce la victoire.
Hélas ! l'homme toujours rêve plus qu'il ne peut.....
Mais pourtant, je sais bien que la terre se meut !

RANTZAU.

Eh quoi ! poursuivre jusqu'au terme de la vie
La chimère toujours vainement poursuivie ?
Fou sublime, mais fou qui ne veut pas guérir !
Des hommes tels que vous ne devraient pas mourir.

STRUENSÉE.

Que dites-vous? ne pas mourir! Pourquoi vivrais-je?
Souhaitez bien plutôt que ma chaîne s'abrège.
N'ai-je pas vu la fange humaine d'assez près
Pour chercher un asile à l'ombre d'un cyprès?
Ah! que ne suis-je mort sur le sein de ma mère,
Quand j'ignorais combien l'existence est amère!
Ne pas mourir, Rantzau! soyez-en convaincu,
Je n'ai d'autre regret que d'avoir trop vécu.
Pourquoi donc redouter qu'une balle me tue?
On peut briser, mais non tuer une statue;
Et pourquoi de mon corps regretter un lambeau,
Lorsque l'herbe a déjà poussé sur mon tombeau?
Mes amis, mes flatteurs, où sont-ils? qui me serre
La main au départ? vous, un ancien adversaire.
Hier, un souverain m'accordait la faveur
De conserver ses jours et d'être son sauveur;
J'aimais, j'étais aimé... du moins, je croyais l'être;
Sur le rhythme du mien battait le cœur d'un être
Dont le sort à mon sort semblait être lié;
A présent je suis mort, car je suis oublié.

RANTZAU.

Non, vous ne l'êtes pas; non, vous êtes injuste
Envers une personne, une personne auguste.....

STRUENSÉE.

La reine! je suis fou, vous l'avez dit; je suis
Un misérable fou.

RANTZAU.

La reine qui, depuis

Votre arrestation, craintive, haletante,
Chaque jour, à toute heure, et toujours en vain, tente
De plaider votre cause en présence du roi,
Et qui voit se dresser avec un morne effroi
Les trabans qu'a placés au seuil sa belle-mère
Pour faire exécuter sa justice sommaire.

STRUENSÉE.

Et moi qui l'accusais !

RANTZAU.

Silence ! la voici.

STRUENSÉE.

Dieu !

RANTZAU, à Keller.

Colonel, encore un seul instant.

STRUENSÉE.

Merci.

(La **REINE** entre.)

LA REINE.

Enfin, je vous revois et je me sens renaître.
Vous êtes libre !

STRUENSÉE.

Non ; mais bientôt je vais l'être.

LA REINE.

Libre, mais dans l'exil.

STRUENSÉE.

Un exil éternel.

LA REINE.

Je ferai révoquer leur arrêt criminel;
Vous reviendrez bientôt.

STRUENSÉE, à part.

Se peut-il? elle ignore.....

LA REINE.

Le roi qu'ils ont trompé, mais qui vous aime encore,
Ne saurait se passer de vous, de vos secours.
Les choses reprendront alors leur ancien cours;
C'est mon vœu le plus cher, mon espoir le plus ferme.

STRUENSÉE.

Non; l'exil où je vais est un exil sans terme.
Madame, permettez que je vous dise adieu.

LA REINE.

Comme votre parole est glacée!... O mon Dieu!
Que vous ai-je donc fait?

STRUENSÉE.

Elle me le demande,
Elle dont la présence est une riche offrande
Et dont le souvenir est encore un bienfait!
Pourquoi demandez-vous ce que vous m'avez fait?
Demandez au captif ce que fait à son être
Le rayon de soleil qui joue à sa fenêtre
Et change un noir cachot en palais opulent;
Au voyageur perdu dans le désert brûlant,
Demandez ce que fait la goutte de rosée
Qui vient tomber du ciel sur sa lèvre embrasée;

Ne me demandez pas, vous, l'âme de mon cœur,
Vous qui m'avez rendu fier, libre, heureux, vainqueur,
Ce que vous m'avez fait ! Dans mon délire extrême,
Je ne répondrais rien, sinon que je vous aime.

LA REINE.

Taisez-vous !

KELLER.

Comte, l'heure avance.

STRUENSÉE.

Ah !... je vous suis.

LA REINE.

Laissez-moi ! je ne puis partir, je ne le puis;
Et cependant, ma vie est liée à la vôtre.
Au revoir ! au revoir !

STRUENSÉE.

Dans ce monde ou dans l'autre.

A part.

Ah ! je croyais la mort plus facile à braver.

Haut.

Adieu, madame.

LA REINE.

Adieu.

(Tous se retirent, à l'exception de la reine. **EMMY** sort de l'appartement du roi.)

EMMY.

Je viens de le sauver,
Madame; ce papier qu'avec transport j'embrasse,
C'est sa grâce! Madame, entendez-vous? sa grâce !

LA REINE.

Dis-tu vrai? dis-tu vrai? sa grâce!

EMMY.

La voici.

LA REINE.

Ah! vous êtes clément et bon, sire; merci!
Vous n'en aurez aucun regret, je vous l'atteste.
C'est par toi, chère enfant, qu'il est libre et qu'il reste!

EMMY.

Qu'il reste? non; le roi lui pardonne, il lui rend
Ses biens, sa liberté, lui conserve son rang,
Mais il ne lui veut plus accorder un asile.

LA REINE.

Quelle grâce est-ce donc qu'il lui fait s'il l'exile?

EMMY.

Il lui laisse la vie.

LA REINE.

O magnanime effort!

EMMY.

Il révoque l'arrêt qui le condamne à mort.

LA REINE.

A mort! Ah! voilà donc ce qu'il n'osait me dire!
Ses juges dans trois jours l'envoyaient au martyre;
Mais le roi clément veut un supplice moins prompt
Et l'exil, d'un semblant de grâce y joint l'affront.

Eh bien ! puisque déjà, méprisée et honnie,
Avant la faute, j'ai subi l'ignominie,
Je veux du moins, je veux mériter leur mépris ;
Ensemble, nous serons condamnés et flétris ;
Je le suivrai.

EMMY.

Madame...

LA REINE.

Il n'est plus d'autre issue.
Nous partirons avant que ma honte soit sue ;
Donne-moi ce papier.

EMMY.

Plutôt donner mon sang.

LA REINE.

Emmy, laisseras-tu périr un innocent ?

EMMY.

Non ! Je cours lui porter...

LA REINE.

Attends..... ma force échoue.

EMMY.

C'est moi qui le suivrai.

(Roulement de tambours au dehors.)

LA REINE.

Quel est ce bruit ?

(Elle se précipite vers la fenêtre.)

STRUENSÉE, de l'extérieur.

En joue !

LA REINE.

Ah!... vois-tu ces soldats?

EMMY.

Ils vont le tuer.

LA REINE.

Dieu!

EMMY.

J'ai la grâce! arrêtez!

LA REINE.

Qu'il vive pour toi!

STRUENSÉE.

Feu!

(Détonation. — Le **ROI** arrive sur le seuil de son appartement; puis **RANTZAU** entre du côté opposé.)

LE ROI.

Struensée?

RANTZAU.

Il est mort! en héros, en prophète.

LE ROI.

J'ai fait grâce.

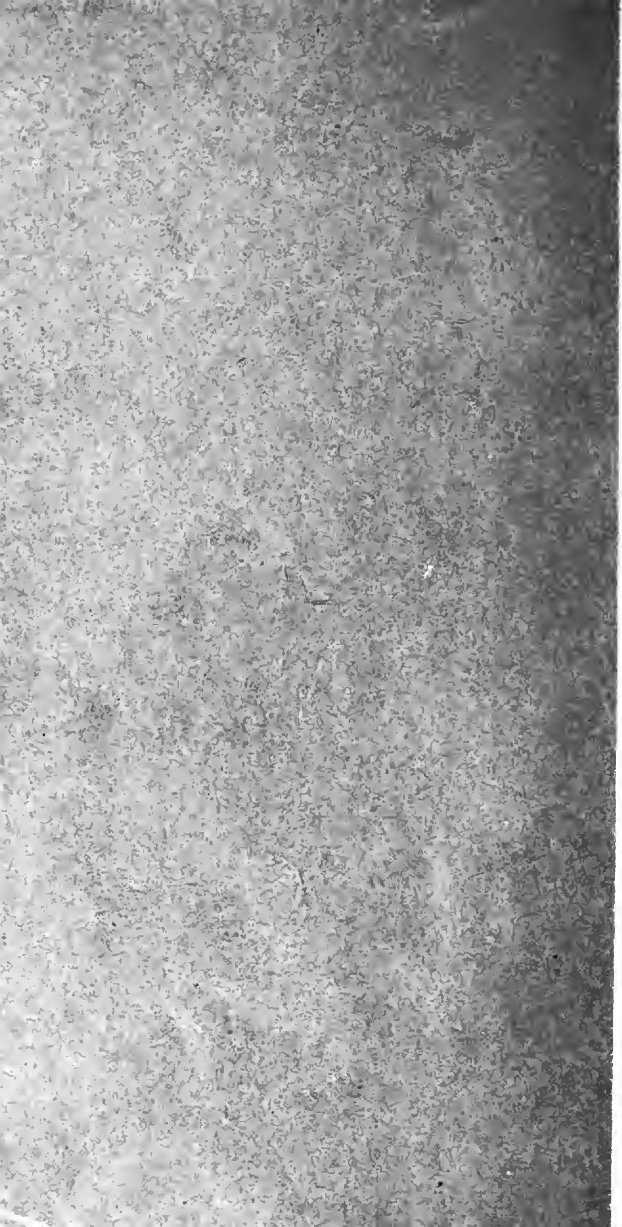
RANTZAU.

Trop tard, sire.

KELLER, traversant la galerie du fond avec le peloton d'exécution.

Justice est faite.

FIN.



PQ
2270
G43S7
1893

Guilliaume, Jules
Struensée